

Quelques types d'ouvriers forestiers

par Harry BERNARD,

de la Société Royale du Canada

Le barrage du Gilardo, sur la rivière Vermillon, est à 80 milles environ du Saint-Maurice, en allant vers l'ouest. Au-delà, c'est la sauvagerie. Non pas la forêt vierge, telle que la connaissent les peaux-rouges de jadis, mais des solitudes de sol pauvre et d'eau, peu fréquentées. Sur une pointe hérissée d'épinettes, la cabane d'un fervent de la nature, dont la porte n'est pas cadenassée. A vingt pas, les restes d'un campement indien; les piquets d'une tente, la cendre du feu, deux têtes de renards qui révèlent le menu du dernier repas. Agrochées à un arbre, des raquettes fatiguées, et plus loin, abandonnées dans les herbes, les planchettes sur lesquelles séchèrent des peaux de rats musqués. Les Têtes-de-Boule ne portent pas un bagage qu'il jugent inutile.

La région ne s'atteint qu'en canot, ou par avion. Elle se trouve au nord de cette mer intérieure formée par le barrage du Taureau, sur la rivière Mattawini, à quelque vingt-cinq milles de distance, à vol d'oiseau. Sous l'angle pêche, nous sommes dans le royaume du brochet du nord, ce *Northern Pike* que les novices prennent pour du maskinongé, et qui pèse jusqu'à trente et quarante livres. Dans certains lacs, il vit en même temps que la truite grise; dans d'autres, en compagnie du doré. Mais il se tient dans des eaux différentes.

Notre première nuit de campement, en 1948, se passa sur le lac Cantin, ou Catin. Le pays est resté giboyeux. On voit ça et là des pistes d'originaux, d'ours, d'animaux plus petits. Depuis une couple d'années, les loups sont nombreux. Peu après souper, notre vaisselle lavée, le guide Edouard Lemieux s'avisait d'appeler l'original, se pinçant le nez entre deux doigts pour émettre un son rauque et plaintif, dont il n'attendait pas de résultats. A sa surprise, un mâle de deux ans parut bientôt dans une anse, à cinq cents pieds de notre tente. Il rentra peu après dans le bois, nous ayant vus ou sentis.

Nous ne trouvâmes des humains qu'à l'extrémité du grand lac Mondonac, après trois jours. Deux gardiens y sont stationnés, avec des chiens de traîne enchaînés près de leurs niches. Si ces bêtes étaient libres, elles passeraient leur temps à poursuivre les porcs-épics et reviendraient piteuses à leurs maîtres, la gueule et le museau garnis de dards.

Si les hommes travaillent ensemble, ils possèdent chacun leurs quartiers. Ils ne veulent pas manger à la même table. Ils ont chacun leur poêle, leurs ustensiles de cuisine, leur téléphone, leur appareil récepteur de radio. Cela étouffe d'abord, mais s'explique. Ces travailleurs ont

assez de vivre loin de la civilisation, avec un minimum de confort, sans que l'un soit obligé de se plier aux caprices de l'autre, d'endurer chez son compagnon des habitudes qui ne lui plaisent pas, ou des manies. Comme l'un d'eux disait, on s'accorde mieux quand on n'a pas d'occasions de se quereller. Il ajoutait:

—Pensez-vous que ce serait endurable, si un homme propre, particulier, devait rester avec un négligent, un traîneux, ou un associé qui ne se lave pas; si un homme qui veut lire, ou dormir, ou qu'horripilent les bavardages de la radio, était forcé d'écouter malgré lui l'appareil du voisin; si un homme qui n'aime pas à manger gras, ou lourd, avait à se bourrer de lard et de bacon, de fèves ou de crêpes, parce que son copain comprend ainsi la cuisine? Chacun fait son affaire chez soi et tout le monde est content.

—Pourquoi les chiens?
—Pour le cas où l'un de nous se blesserait, ou tomberait malade, et qu'il faudrait le conduire parmi le monde. Avec des chiens, on peut transporter son compagnon. C'est pas facile, mais plus facile que pour un homme seul. Le moindre voyage veut dire du canot, des portages, les repas à préparer, et le reste.

—Cela vous est arrivé?
—Cela ne m'est pas arrivé. Cela peut arriver...

Au barrage du lac Châteauvert, les deux gardiens vivaient aussi séparés, l'un d'un côté du lac, l'autre, sur la rive opposée. Le premier était marié à une Indienne et le lavage d'une semaine séchait devant sa porte. L'autre demeurait seul avec ses chiens et un énorme matou gris-bleu, qui dormait sur une chaise à notre arrivée et se sauva par une fenêtre.

Il y a dans le bois une humanité variée, qui a son travail, ses moeurs, son langage particulier, expressif et pittoresque. Ce sont d'abord les ouvriers de l'exploitation forestière; hommes préposés à la coupe, à la drave, à la construction de routes et barrages, à l'entretien du téléphone, aux approuvements (de l'anglais: *improvements*) — soit le nettoyage des passes et des criques, des bordages, pour permettre le libre passage de la pitoune se rendant vers les papeteries. Ces exilés sont attachés aux postes centraux, ou à des camps isolés à cinq ou dix milles des postes, où ils se ravitaillent.

Il y a encore les gardes forestiers, appelés gardes-feu, les ingénieurs forestiers et les marcheurs (*walkers*), les mesureurs ou colleurs (*scalers*), les forgerons, les menuisiers et les mécaniciens, les comptables des bureaux et leurs aides, les commis des magasins, les cuisiniers, rois et maîtres dans leurs coins respectifs. Il y a les médecins, rares de nos jours, les inspecteurs sanitaires, qui s'occupent des premiers soins à donner aux accidentés.



Une scène de drave.

On rencontre de temps à autre un garde-chasse en uniforme, qui vous demande votre permis de circuler, s'enquiert de vos allées et venues. L'automne, et une bonne partie de l'hiver, il y a ça et là les trappeurs, plus seuls que des moines en cellule, qui piègent les animaux à fourrure. Il y a quelques originaux qui passent leur existence en forêt, des veufs ou de vieux garçons qui ne travaillent pas, se nourrissent de poisson et de gibier, gagnent un peu d'argent en servant de guides aux touristes, amateurs de chasse ou de pêche. Ces paresseux ne sont pas nombreux, car les compagnies forestières font l'impossible pour les chasser de leurs limites. C'est pour les empêcher de s'y installer, entre autres raisons, qu'elles brûlent en hiver les constructions dont elles n'ont plus besoin. Elles voient en eux des risques constants d'incendie, possiblement des voleurs, à coup sûr des braconniers qui ne respectent ni droits ni lois.

Les bûcherons sont de deux catégories: les cultivateurs qui montent dans le bois pour gagner un millier de dollars en une saison, et les professionnels de la sciote, parmi lesquels les *jumpers*, qui ne sont jamais contents de leur sort et voyagent sans cesse, d'un camp à un autre. Ces derniers disparaissent

vers la Toussaint, à l'arrivée des autres, les meilleurs ouvriers des chantiers et les plus stables.

De façon générale, les hommes des bois sont honnêtes, consciencieux, serviables. La plupart ne sont pas des colosses, comme on est porté à le croire, mais des jeunes gens râblés et musclés, dont l'âge varie de seize à vingt-cinq ans. Ils ne sont pas aussi rustaude et mal élevés que le laissent croire certains romans, ou les articles de journalistes mal informés. Pris de boisson, ils peuvent avoir toutes les audaces, mais ils ont peu d'occasions de boire en forêt. Les bouteilles qu'ils apportent ne durent pas longtemps, et un grand nombre refusent de prendre un coup, s'il leur est offert.

S'ils sont honnêtes, ils ont leur conception du bien et du tien. Je me rappelle certain séjour sur un lac, à une vingtaine de milles du Chapeau de Paille. Deux draveurs étaient tentés près de notre camp, qui avaient la surveillance d'un secteur de la Vermillon, pendant la descente des billes. Ils mangeaient souvent avec nous, parfois avant, parfois après. En notre absence, ils se servaient à même nos provisions, sans paraître se soucier qu'il en restât ou non. Un contremaître m'expliqua:

—Vous pouvez leur faire confiance; ils ne vous voleront ni un engin de pêche, ni un outil, ni de l'argent que vous laisseriez traîner. Quant aux articles de consommation, c'est une autre affaire. Ils comprennent qu'ils sont là pour consommation, et ils consomment. Qu'il s'agisse de confitures ou de marinades, de cigarette, d'essence à briquet ou d'huile de pied-de-boeuf pour graisser les bottes, ils s'en emparent sans cérémonie, en votre présence ou non. D'ailleurs, ce qui leur appartient est aussi à la disposition de la communauté. Servez-vous chez eux comme ils se servent chez vous et personne ne dira rien.

Les cultivateurs-bûcherons et leurs fils sont travailleurs, économes, prudents. Ils ne gaspillent pas leur gain. Ils ne le touchent qu'au départ pour les paroisses d'en bas, et quittent le bois avec une petite fortune en poche, qui permettra aux jeunes de s'établir sur une terre, aux autres de construire des bâtiments ou de se débarrasser d'une hypothèque. S'il fut un temps où les bûcheux étaient mal payés, ce temps n'est plus. Un homme qui s'y connaît, et ne craint pas l'ouvrage, peut gagner jusqu'à \$18 par jour, à tant la corde de pitoune de 49 pouces. La moyenne est cependant plus basse, de dix à douze dollars, rarement quinze. Car il faut compter avec la pluie qui retarde

ou interdit le travail, les difficultés du terrain, les congés qu'on s'accorde, ou d'autres raisons.

Parmi les bûcherons professionnels, les draveurs et les autres, qui passent leur vie en forêt, il est toutes sortes de gens, dont une forte proportion de buveurs. Ils travaillent dur, se font la palette, comme ils disent, partent avec quatre ou cinq cent dollars pour s'installer dans un hôtel louche de La Tuque, Grand'Mère ou Trois-Rivières, et se mettent à sec dans une bambouchade de quinze jours. Ils voyagent en taxi, s'enivrent de champagne aussi bien que de whisky blanc, donnent des pourboires de cinq dollars, habillent les femmes qu'ils se payent et reviennent eux-même presque nus, ayant vendu leurs meilleurs vêtements pour boire davantage. Ils méprisent l'argent, qu'ils gagnent vite. Un grand nombre sont des célibataires endurcis, qui n'ont d'autre souci que de s'amuser, entre deux périodes de travail.

Un jour, dans un camp de drave où étaient réunis une dizaine d'hommes, nous parlions de choses et d'autres et l'un de nous exposa un projet qu'il caressait de loin, mais au sujet duquel il hésitait, à cause d'un coût possible de \$500.

—Cinq cents piastres, dit le cuisinier, c'est rien! Laitte, j'gagne ça en deux mois, sans sortir de ma cuisine.

Et c'était vrai. Il touchait \$250 par mois, dont il ne dépensait rien. Aussi longtemps qu'il vivait dans le bois, il était logé, nourri et ne pouvait se séparer de son argent.

Nous avions dans l'auto une douzaine de bouteilles de bière et deux quarante-onces. En arrivant au camp, nous offrîmes une tournée, mais personne n'accepta un verre.

—Dans l'bois, dit l'un des hommes, on boit pas.

—Et quand vous êtes en bas?
—En bas, on boit en sacrifice, mais pas dans l'bois.

Alors un autre, qui avait le nez large et rouge, strié de violet, offrit cette explication:

—Nous autres, voyez-vous, on boit pour se soûler. On boit pas pour le plaisir de boire. Si on peut pas s'ôûler, ça sert à rien d'gaspiller d'la bonne boisson. Vous me donneriez votre bière, et quarante onces de fort avec, et j'me mettrais pas chaud. C'est pourquoi j'bois pas dans l'bois.

Nous couchâmes avec le contremaître, dans son camp particulier, où il disposait de deux lits pour la visite. Un homme de soixante ans près, célibataire comme ses subalternes, qui jetait aussi son argent par les fenêtres, dès qu'il mettait le pied dans une ville.

(A suivre en page XVI)



Un groupe de bûcherons photographiés au poste du lac Brown, en compagnie de l'aide-cuisinier.

★ ★ ★ LA FEMME A SON FOYER ★ ★ ★

Les chapeaux de Paris

Sans doute pour inciter les femmes à porter des chapeaux, les modistes parisiennes leur ont donné cet automne une plus grande importance, du moins quant aux dimensions, sans pourtant qu'on puisse leur accorder encore le qualificatif de couvre-chef.

Les chapeaux sont toujours visibles mais les cabolles qu'elles portent leurs formes, se plissent en accordon, en spirale, en éventail, quant aux turbans, ils s'étirent en arrière ou sur les côtés pour évoquer les différents points de l'Orient.

Comme l'ensemble des créateurs de la mode, les modistes sont sensibles à toutes les formes de l'art; rien d'étonnant alors si plusieurs d'entre eux aient été influencés par l'Opéra de Pékin, en représentation à Paris cet été.

Il est d'autre part évident que les coloris, les ornements et les formes mêmes ont été inspirés à beaucoup par des tableaux de maîtres. Il en est ainsi chaque année, et pourtant chaque saison nous apporte des nouveautés, des modèles différents et c'est l'interprétation personnelle et le génie de chaque créateur.

Les feutres à longs poils, taupés, melusine, oursins, forment la majorité des chapeaux de sport, pour accompagner les ensembles de tweed, les manteaux en poil de chamois. Pour l'après-midi, le velours est en vedette, des velours aux tons chatoyants: noir, rubis, saphir, émeraude et un brun assez sombre, le brun "Harlem" qui se mariera admirablement avec les tonalités des fourrures.

En fin de journée, nous trouvons encore quelques petites formes, mais surtout des turbans réalisés en jersey ou en velours, lames — des lames discrètes — ornés de plumes ou de pierres précieuses formant parfois des diadèmes.

Blanc sur noir



N'importe quelle robe de lainage noir ou de crêpe se trouvera remarquablement éclairée par un petit collet d'angora blanc enrichi de minuscules bouquets de perles et de pierres du Rhin. Et vous pouvez aussi utiliser cette parure pour donner une note mondaine à votre pull-over de fine laine de Jersey noir.

Comment remiser vos vêtements d'été

Avant de remiser votre linge d'été, il serait bon de l'examiner avec soin pour déterminer s'il a besoin d'être nettoyé, lavé, raccommodé, ou tout simplement s'il vaut la peine d'être entreposé.

Il ne sert à rien de mettre de côté pour la prochaine saison d'été du linge usé que vous ne porterez plus.

Si vos vêtements sont encore bons, voyez à ce qu'ils soient très propres au moment où vous les rangerez pour l'hiver. Plus une ta-

che est vieille, plus il est difficile de la faire disparaître. De même, il est recommandé d'enlever tout ornement de métal susceptible de laisser des marques sur le tissu.

A ce propos, qu'il s'agisse de linge d'été, d'automne ou d'hiver, ne touchez jamais aux taches dont vous n'êtes pas certaine de pouvoir venir à bout. Confiez plutôt ces articles souillés au nettoyeur, en lui indiquant la nature de la tache. Si vous mettez de l'eau ou un produit quelconque sur une tache difficile à enlever et que vous ne réussissez pas, vous compliquez le travail du nettoyeur et risquez souvent d'en compromettre le résultat.

Ces conseils s'appliquent particulièrement aux garnitures de meu-

bles. Bien des ménagères entreprennent de rafraîchir elles-mêmes les tissus qui recouvrent leurs meubles, sans savoir si elles y parviendront ou non. C'est ainsi qu'en voulant économiser quelques dollars, certaines maîtresses de maison gâchent souvent l'apparence de leur mobilier et s'occasionnent des dépenses qui excèdent de beaucoup les frais d'un nettoyage professionnel.

Réflexion

Premier poisson — La vie ne tient qu'à un fil.
Le deuxième poisson, pris à l'hameçon — A qui le dites-vous!

DONNEZ PLUTÔT UN BUFFET FROID



Une foule de maîtresses de maison modernes, lorsqu'elles ont à recevoir à dîner, préfèrent s'en tenir à un buffet froid plutôt que d'entreprendre la préparation d'un repas chaud toujours très compliqué à organiser et à servir. Des viandes froides tranchées, des aspics, des salades et des petits pains beurrés sont disposés sur une table artistiquement garnie et décorée, et les invités ont ensuite le plaisir de se servir eux-mêmes. A l'automne, les chrysanthèmes sont les fleurs favorites pour la parure des tables de réception. Rien ne vous empêche cependant de choisir une fleur moins coûteuse pour le buffet que vous donnerez bientôt pour célébrer l'anniversaire de l'un des vôtres.

L'art de savoir utiliser chaque minute

Si vous rencontriez mon amie Solange, vous seriez charmée de la connaître: voyez-la à n'importe quelle heure, dans n'importe quelle circonstance, elle est toujours gracieuse, détendue, souriante dans un intérieur toujours net, rangé, coquet. Et pourtant Solange est fort occupée, elle travaille au dehors, et doit, comme bien des femmes s'occuper parallèlement de son mari, et de son intérieur.

Mais Solange, femme de tête et excellente ménagère sait parfaitement s'organiser. Voici comment elle se simplifie les diverses nécessités de la vie, qui sont souvent bien compliquées.

L'ALIMENTATION

Le petit déjeuner du matin elle le prépare toujours la veille au soir et n'a plus le matin qu'à le faire réchauffer. Elle achète son café tout moulu mais par petites quantités pour qu'il ne perde pas son arôme (elle le conserve néanmoins dans une boîte hermétiquement fermée).

Pour les autres repas Solange n'achète au jour le jour que les denrées périssables: primeurs, beurre, etc. Mais tous les mois, elle se fait livrer une provision de légumes secs, de pâtes, de conserves, d'assaisonnements divers. Ainsi, elle n'est jamais obligée de redescendre chercher un paquet de sel ou une boîte de sardines au dernier moment. En accord avec ses fournisseurs habituels (qui sont sur le chemin qu'elle prend tous les jours pour se rendre à son travail), elle retient le matin, sa commande de lait, de fruits, salades, et son sac de provisions est tout prêt quand elle rentre le soir.

La vaisselle. Elle la fait très vite après chaque repas, à l'eau bouillante, et la laisse sécher sur un égouttoir, ainsi elle n'a jamais à l'essuyer et n'a plus qu'à la ranger en rentrant.

Si des amis surviennent à l'improviste, Solange n'est jamais prise de court, car dans ses placards, elle a toujours quelques boîtes de conserves soigneusement choisies et renouvelées lui permettant de composer un menu éclair.

Le blanchissage. Solange ne lave jamais son linge; elle donne les chemises de son mari "à la pièce" dans une laverie automatique qui les lui rend bien propres et empesées, gardant, par la plus longue-temps leur fraîcheur. Monsieur est toujours impeccable. Solange a soin de n'acheter que du linge de qualité, pour pouvoir le donner au poids, et lavé, séché, elle n'a plus qu'à le repasser. Quant

Votre parapluie

Il arrive assez souvent que le mécanisme à charnières des parapluies se rouille. Afin d'éviter cette détérioration, il faut toujours prendre la précaution de poser le parapluie la poignée en bas, ou de le faire sécher ouvert, la poignée contre le sol. Si après usage prolongé, votre parapluie a perdu tout son lustre, sachez qu'il vous sera bien facile de lui redonner son brillant, en le lavant avec une forte infusion de thé.

à la lingerie intime, elle la choisit en nylon et peut la laver rapidement le soir pour la retrouver sèche le matin.

Les vêtements. Très coquette, Solange ne néglige pas pour autant le pratique. Ses pièces fondamentales: manteau, tailleur, veste sont en lainage de couleur peu salissante, demandant peu d'entretien. La fantaisie réside pour elle, dans des pièces faciles à entretenir: corsages, pulls, sweaters, accessoires.

Elle répare ses vêtements et ceux de son mari aussitôt qu'ils en ont besoin; elle les prolonge tout en s'évitant un raccommodage par trop long et compliqué ensuite.

La coquetterie ne perd jamais ses droits, Solange va chez le coiffeur une fois par mois: ce jour là, elle prépare le déjeuner le matin pour les siens, et va chez le coiffeur entre midi et deux heures, se contentant de déjeuner de sandwiches.

Son intérieur. Il est coquet, mais net. Pas de bibelots inutiles, de nids à poussière: napperons, coussins, décorations compliquées. Ainsi, son ménage est vite fait. De plus, elle a réussi dans son foyer à donner (par son propre exemple) à chacun l'habitude de ranger chaque chose à sa place et au fur et à mesure qu'on la dérange.

Ainsi, grâce à son organisation, Solange a encore le temps, dans la soirée et les jours de congé, de consacrer du temps, en toute quiétude d'esprit, à son mari, à la distraction, à la lecture et à un peu de musique qui détend les nerfs d'une femme fort occupée, mais aussi très méthodique.

A droite ou à gauche?

Au temps des diligences et même plus tard, une dame ne se plaçait jamais à gauche d'un homme. Si vous préférez, le seul fait de se placer à gauche indiquait qu'elle n'était pas "une dame". Il y avait à cela surtout une raison de protection. D'abord, l'épée était à gauche et surtout, en se mettant du côté de la chaussée, l'homme pouvait parer aux éclaboussures des carrosses, voire aux accidents possibles. De nos jours on continue d'observer cette règle toutes les fois qu'aucune bonne raison ne justifie le placement à gauche. La droite est restée la place d'honneur à table comme, par exemple, au fond d'une voiture particulière. S'il y a deux dames, un homme doit éviter de se placer entre elles. Le cas peut se produire dans la rue ou dans un salon. En effet, si celles-ci sont toutes les deux à sa droite (ou à sa gauche), il n'a pas à détourner la tête de l'une d'elles pour parler à l'autre. Ceci peut paraître sans grande importance pendant les premiers instants; mais l'on découvre vite si la promenade (ou la réunion) se prolonge, qu'une telle situation est gênante pour tout le monde. Il n'en va autrement qu'à une table de dîner où l'on alterne bien entendu dames et messieurs; d'autres raisons ont incité ici à passer sur cet inconvénient compensé par d'autres avantages.

Mascara sans mascarade

Vous voilà prête pour le mascara, etez de la crème ou de la vaseline sur les paupières, avant de mettre votre mascara: vous aurez ainsi un regard lumineux et velouté. Gardez les lards à paupières pour le soir et pour votre future expérience.

Il faut peu de chose pour ajouter à la beauté des yeux: "à peine un peu plus" est déjà trop. Et surtout ne commettez pas l'erreur de changer la forme de vos yeux ou de les agrandir par un excès de lard. Là aussi, sachez vous-même.



Vos paupières doivent toujours rester transparentes. N'oubliez pas de mascara que les cils de la paupière supérieure. Le rimmel sur les cils d'en haut serait une hérésie. Choisissez plutôt du brun noir, du châtain foncé ou encore du gris foncé, ce qui est très nouveau, à la place du noir qui durcit l'expression. Pour bien réussir l'application, mettez une glace à plat sur une table, ce qui vous fait baisser les paupières. Avec une brosse propre, humectée de lotion de beauté et non de salive, et enduite de mascara, vous brossez vos cils en remontant et en biais vers l'extérieur de l'œil, ce qui l'allonge beaucoup.

Pour vos stores vénitiens

Vous vous épargnez beaucoup de travail en tirant les lattes de vos stores vénitiens trois ou quatre fois par an. De cette façon, leur époussetage sera beaucoup plus facile, pour effectuer cette opération, utilisez de la cire en pâte ou une cire liquide aux propriétés nettoyantes.

Un des accessoires de ménage les plus pratiques à être mis sur le marché depuis quelque temps est cette épouge de viscose de dix-

huit pouce fixée au bout d'un long manche.

Grâce à cet accessoire, vous pourrez atteindre sans difficulté la poussière et la saleté amassées dans les recoins ou les endroits peu accessibles. En mouillant l'éponge dans une eau savonneuse, vous pourrez laver en un tour de main le dessous du poêle ou de l'évier et vous éviterez ainsi de vous mettre à genoux.

Il y a des gens qui ont étudié quatre langues, prétendant en parler deux correctement, mais ne réussissent pas à montrer qu'ils savent lire.

● DU CHIC POUR TOUTES ●



Féminité partout



Avec le ravissant manteau de lainage à damiers noirs et blancs, un feutre noir, d'inspiration égyptienne et de beaux gants trois-quarts en shamoussa blanche, bien cousus et garantis contre le rétrécissement, constituent des détails qui jouent un rôle de premier plan sur la tenue de la grande d'automne.

et surtout dans la recherche des beaux détails



Ici ce sont de somptueuses matières du nord qui, posées sur un manteau de lainage-tweed noir, lui confèrent tout son chic, tandis qu'un sac-à-main de suède brun, de belles dimensions, ne fait qu'ajouter au suprême raffinement de l'ensemble. Les gants, en effet, sont de suède brun et le petit collet de feutre est féminisé par le jeu d'une volée.



Rajustez votre robe sombre de la saison dernière ou adaptez tout simplement le chic sobre et élégant du noir et blanc en utilisant un pinetron frais et pimpant de shour-myron joliment découpé avec l'un ou l'autre de vos ensembles féminins. Et deux ou trois de ces jolis pinetrons ne sont pas de trop dans une garde-robe bien fournie.



A droite, le classique chemisier en broadcloth imprimé et orné de coton uni demeure avec la jupe de fin lainage, la tenue favorite de la féministe. Les poignets français, inspirés des chemises masculines, sont retenus par des boutons-manchettes.

N'importe quelle toilette sombre se trouvera égayée d'un collet comme celui-ci, en plissé blanc orné de grosse dentelle. Ses proportions généreuses le font s'apparenter quelque peu à une collerette et le rendent encore plus féminin.



Toutes les femmes sont des dessinatrices de modes

Si l'on en croit un couturier de réputation internationale, toutes les femmes sont des dessinatrices de modes qui s'ignorent. Au cours d'une interview qu'il vient d'accorder à Winnipeg à la suite de la présentation de ses modes, Arthur Banks de Londres s'est dit convaincu que la plupart des femmes ont un sens inné de l'esthétique, mais que les occasions leur manquent pour l'exprimer.

Dessinateur de profession depuis une vingtaine d'années, Monsieur Banks déclare que les Canadiennes, tout comme les femmes britanniques, tiennent compte énormément de l'opinion de leur mari dans le choix de leurs vêtements. "Après tout, dit-il, elles ne veulent pas voir leur mari se retourner pour admirer l'élégance des autres femmes".

Poussant plus loin sa comparai-

son, le couturier note que les Canadiennes et les Anglaises sont plutôt sobres dans leur tenue, préférant s'en tenir aux modes classiques. Au contraire, poursuit-il, les Américaines tendent à copier les modèles parisiens. "Elles se guident à tel point sur la mode française, dit-il, que leur originalité s'en ressent, ce qui, en fin de compte, n'est peut-être pas si mal."

Amélioration

Le médecin, d'un air content. — Vous toussiez beaucoup mieux ce matin.

Le malade d'un air enragé. — Ce n'est pas surprenant, j'ai pratiqué toute la nuit.

Votre beauté

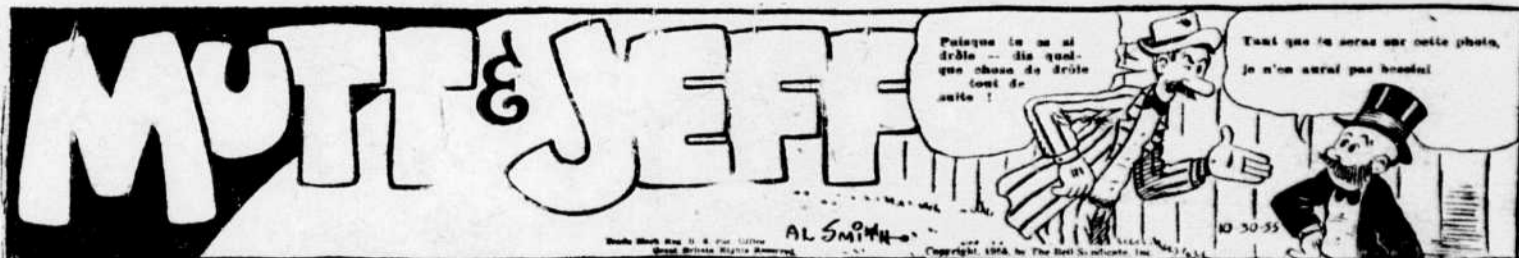
Si vous faites usage de crème de beauté chaque soir au coucher, vous n'avez pas besoin de laisser ce lubrifiant sur votre épiderme toute la nuit. Presque tout le processus d'absorption se fait au cours du premier quart d'heure qui suit l'application. Après ce temps, vous n'avez qu'à prendre un mouchoir de papier et à enlever la crème.

Par les journées de chaleur, il est plus important que jamais de laver ses gants des deux côtés. La saleté et la transpiration tachent

l'envers des gants et c'est pourquoi il faut absolument les froter de ce côté également pour qu'ils deviennent bien propres.

L'éventail électrique, en plus de rafraîchir la maison l'été, peut aussi vous être utile dans l'exécution de certains travaux domestiques. C'est ainsi que vous pouvez vous servir de cet appareil pour combattre le "mildiou" qui se dépose sur les vêtements de la penderie ou dans les tiroirs de la commode.

En passant l'éventail dans la garde-robe et au-dessus des articles remisés dans les tiroirs, vous empêcherez la formation de "mildiou" sur votre linge.



M Si les dents de Jeff liennent bon, ça pourrait être une longue histoire !



Capitaine
ROGER
BONTEMPS

ESLÉ
KERR





Tarzan

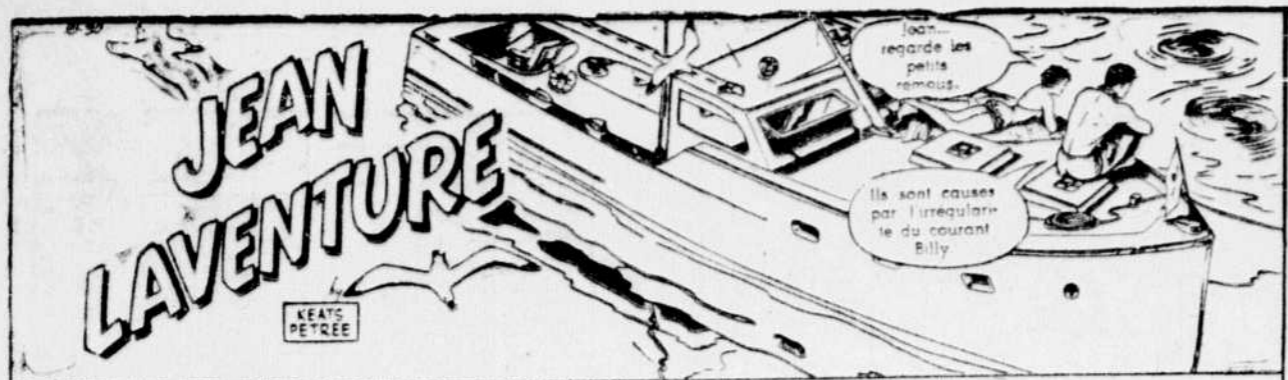
par EDGAR RICE BURROUGHS

Après avoir joyeusement réclamé Tawni comme sa fille, le chef arabe ordonne que Tarzan et Maxwell soient désarmés et enfermés.



LE CHAT DE CICERON Sans adresse, sans retour, pas de réclamation rien!





JEAN LAVENTURE

KEATS PETRÉE

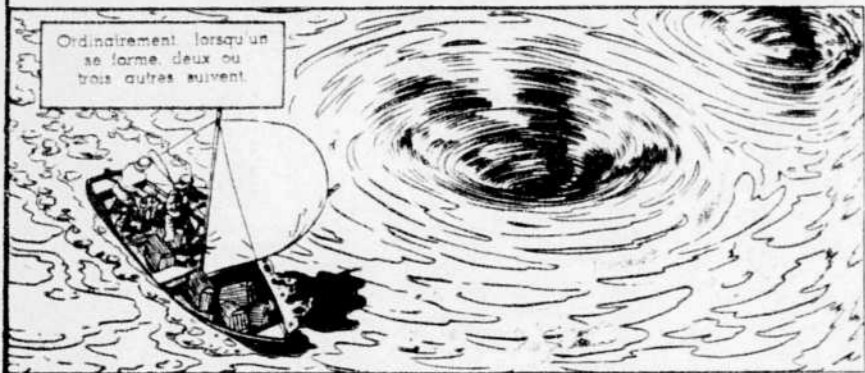
Jean regarde les petits remous.
Ils sont causés par l'irrégularité du courant Billy.



Les remous se font apparaître quelquefois sur les côtes de la Norvège entre deux îles.



Quand la marée monte et que la mer devient plus grosse, les remous irréguliers se développent en grands remous.



Ordinairement, lorsqu'un se forme, deux ou trois autres suivent.



Ces remous formés par l'irrégularité du courant et du lit de l'océan sont un piège pour les pêcheurs imprudents.



Lorsqu'ils sont découverts à temps, ils peuvent être anéantis en tirant un objet dans leur sorte d'entonnoir. Ceci brise la surface et l'eau arrive alors de toute part remplit la cavité.



Mais, c'est tout comme une trombe sous-marine, excepté que l'on peut voir une trombe de bien loin!



JOS. BRAS-de-FER

by BEN FISHER



Où est-elle allée par où est-il passé, Etienne?



J'espère qu'il a été enlevé, c'est ça.

Ne vous en faites pas... il est embarqué dans un taxi avec une jolie fille et un homme plus vieux, ils semblent se connaître.



Ah! ce garçon qui connaît tout... il était peut-être désappointé au sujet du championnat.



Je n'aurais pas dû faire ça à Le Noueux... c'est un bon diable, mais je suis fâché... je veux combattre le champion.

Tas raison, Etienne! Tu pourrais le battre maintenant! Le Noueux a tort.



Montre-lui qui mène, cher! C'est toi qui le bats, n'est-ce pas?

Bien... il est mon gerant!

Dites donc, c'est Foxy Breen qu'on interviewe en ce moment.



C'est une belle ville... je suis de passage à Seattle pour la semi-finale.

Dites-moi, champion, que pensez-vous du frère de Jos Bras-de-Fer, Etienne?

Pas! Etienne vient juste d'arriver.



Qu'est-ce que l'on pense... amenons-le à l'autre micro, hé, Etienne Bras-de-Fer, venez.

Quoi!



Bonjour, Bien, Etienne, vous êtes avec le champion, mais pas dans l'arène... comment amenez-vous le rencontrer là-ha?

C'est la chance, Bras-de-Fer... Le Noueux nous a retournés, je crois que vous n'êtes pas jaunes.



Quoi... je vais l'avoir des maintenant... toi.

Arrêtez, les gars... tranquilles. C'est pour rire tout le monde.

Pour rire... c'est vrai, mais dans l'arène! Qu'est-ce que l'on pense?



Foxy je me battrais ici ou dans l'arène!

Arrête, Etienne, tu es fou!

TO BE CONTINUED

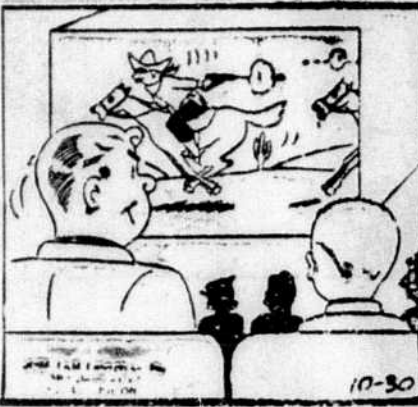


LES BÉLIONS

by CARL GRUBERT



SLAM



CAVALIER ROUGE

by RED HARMAN



DICK TRACY



La vieille dame a été assassinée au monoxyde de carbone - - et son assassin a dû laisser tomber son compteur de calories. Il était sous le pare-choc.



Regardez la note inscrite sur le dos du kyriel, chef.

12 Juin.
poids : 469 li-
vres. Diète
commencée
aujourd'hui
au club de
Yenson.



469 livres ! Il ne sera pas difficile à trouver. Où est Tracy ?

Il est parti pour le club de Yenson.



Quelque chose de léger - - donnez-moi une Vichysseure et un sandwich.



Au fait, dites à "Saipas" que Dick Tracy veut le voir.



Il vous a appelé par votre surnom. Il est assis là-bas à la table cinq.



M. Tracy ? "Saipas" Yenson ! Je ne savais pas que vous aviez cet endroit. Je ne vous ai pas revu depuis que vous êtes parti.



Je ne sais pas rien.

Le même vieux "Saipas" hein ?



"Saipas", vous avez une jolie place et une bonne nourriture - - beaucoup de monde.

Nous faisons très bien.



Si vous aviez un client pesant 469 livres, vous devriez être apte à vous rappeler de son nom ?

Je ne me rappelle de rien. Puis-je faire quelque chose d'autre pour vous ?



Oui, cessez de jouer les bûitres fermées et coopérez un peu avec la police pour changer.

Je ne sais pas rien.

Les frayeurs irraisonnées

Avez-vous peur des animaux, de l'eau ou du feu? Avez-vous le vertige? Presque tout le monde éprouve certaines frayeurs irraisonnées; même les plus braves n'en sont pas exempts. On peut surmonter cette frayeur à condition de lui opposer un sentiment plus fort et qui fera oublier le danger pour ne penser qu'à la chose à faire.

Ces frayeurs semblent ridicules, mais aucun raisonnement ne peut les détruire. Elles appartiennent à la sensibilité, qui a besoin d'une autre émotion pour se libérer de celle-ci.

Un jeune homme, qui avait failli noyer en chaloupe, avait une peur affreuse de l'eau. Un jour, pour sauver son chien, il n'hésita pas à plonger dans les eaux glacées. L'amour avait été plus fort que la crainte. La même chose arriva chez une femme qui avait le vertige. Elle qui était incapable de grimper dans un clocher, ses amis lui ayant conseillé de le faire, et qui avait fait une crise de nerfs après cette tentative, eut la force

de grimper dans un arbre pour aller au secours du chat qu'elle aimait.

Un jeune homme qui, après un terrible accident, ne pouvait pas voir une motocyclette sans frissonner, n'hésita pas à faire cinquante milles en motocyclette pour aller rejoindre sa femme qui était malade.

Or, après avoir surmonté une fois cette crainte qu'ils avaient, ils ne l'ont plus jamais éprouvée par la suite. Ils comprirent qu'elle était sans fondement et que, quand ils le voulaient elle pouvait disparaître.

La santé des Chinois

La Chine qui est peuplée de 450 à 500 millions d'habitants ne possède que 18,000 médecins, ce qui est évidemment très peu. Et la plupart résident dans les régions côtières. Dans la partie rurale de la Chine on estime qu'il y a actuellement un médecin pour 80 à 150,000 habitants. Or, il serait nécessaire d'avoir, au moins, un médecin pour 2,500 à 5,000 habitants. Pour remédier à cette situation il faudrait former des médecins dans les uni-

versités mais cela ne donne, en ce moment, que 250 médecins par an. Pour atteindre le nombre de 100,000 médecins — qui serait indispensable — il faudrait du temps et on n'arriverait pas à la solution parce que les médecins formés au début seraient morts avant d'avoir été remplacés. On a donc créé de nombreuses écoles où l'on donne un enseignement médical rudimentaire. On va faire appel aux guérisseurs qui existent dans tous les villages. L'objectif actuel du gouvernement chinois est la lutte contre la mortalité infantile. Une enquête a été menée dans deux villages du Ho-Pé. A Chen Wan Tsu on a noté que 143 femmes ont eu 435 enfants: 211 sont morts soit 48.5% — dont 30.4 dans des convulsions.

A Ta Wei Tsun, 239 femmes on eu 661 enfants: 232 sont morts, soit 35% — dont 27 % dans des convulsions. On a donc décidé de former des sages-femmes. Et, comme dans les démocraties populaires, on travaille par plans, on a dressé un plan qui prévoit la formation de 30,000 médecins et de 1,500,000 auxiliaires. Le problème de la santé est donc le problème No 1 de la Chine.

Mettez-vous des poches!

UNE GRANDE DAME entre dans un magasin de nouveautés et demande à voir des étoffes pour paletots.

Le commis prend son échelle et tire du velours d'un rayon.

— Non! fait la dame après examen. La pluie abîmerait cela.

— Trop épais! dit l'acheteuse après avoir tâté pendant dix minutes... Montrez-mois du drap de dame.

Le commis étale de nouveau plusieurs gros coupons du drap demandé. La dame le trouve trop mince. Au drap de dame succède du drap de velours qui lui semble trop chaud; puis du velours anglais — trop commun — ensuite du tricot, de la soie, du satin, de la moire.

Le comptoir disparaissait sous les piles d'étoffes, derrière lesquelles on apercevait à peine le commis, toujours poli et patient.

— Décidément, dit tout à coup la dame, je veux de la flanelle... de la flanelle bleue.

On lui soumet dix ou douze échantillons de flanelle.

— Voilà mon affaire, déclara-t-elle après un minutieux examen.

— Combien en faut-il? demande le commis.

— Voyez vous-même, c'est pour mon chien.

Et elle désigne un microscopique terrier écossais qui rôle autour du comptoir.

Le commis ne se déconcerte pas, et paraissant calculer moralement:

— Un paletot? interrogea-t-il.

— Oui.

— Mettez-vous des poches?

Il n'était pas digne d'être malade

Deux amis se rencontrent sur le boulevard.

— Serais-tu malade? demande le premier avec intérêt. Tu n'a pas très bonne mine.

— En effet, et le plus curieux c'est que j'ai déjà vu trois médecins et qu'ils ne peuvent se mettre d'accord sur ma maladie.

— Vraiment?

— Oui, le premier dit que c'est une angine de poitrine, le second une hypertrophie du coeur...

— Et le troisième que dit-il?

— Eh! le troisième dit ce que dit toujours le troisième médecin: que les deux autres sont des ânes!

LES ENFANTS DES CANTONS

Mon cher Jacquot,

Il ne faut jamais jouer avec le feu. Cette expression, tu l'as déjà entendue de la bouche des adultes, après qu'une malchance ou un malheur est arrivé à quelqu'un.

Nous savons tous que le feu est un élément qui exerce sur la curiosité des jeunes un attrait puissant. Il est vrai que le feu a une utilité indispensable dans nos différentes activités quotidiennes, mais ses effets doivent toujours être destinés à faciliter les moyens d'existence.

Au cours du mois qui se termine, durant la semaine de Prévention des Incendies, nous avons tous été mis en garde contre les dangers d'incendies. A cette occasion, tu as reçu, toi aussi, des conseils et des recommandations sérieuses. On t'a rappelé que souvent le feu joue de mauvais tours; il se déchaîne et se révolte contre celui qui croyait pouvoir le maîtriser. Les ravages qu'il sème alors sur son passage sont terribles; il n'épargne rien, ne respecte rien.

L'expression populaire "jouer avec le feu" s'emploie souvent au figuré pour représenter des mirages, des risques, des audaces, des convoitises qui constituent en somme quelque chose qui ressemble bien à "jouer avec le feu" parce que c'est aussi dangereux de s'y brûler les doigts.

As-tu remarqué que parmi tes compagnons, c'est toujours celui qui ne se contente pas des amusements habituels permis, celui qui a toujours envie de tenter, d'inventer, d'expérimenter quelque chose de nouveau, qui se fait le plus souvent prendre à son propre jeu?

Tu en connais de ces garçonnetts qui voudraient bien mettre la main sur une carabine, un fusil de chasse, ou sur n'importe quel machin qui produit un éclair ou une détonation. Ils savent que leurs parents leur défendent de toucher à ces armes, mais si leur père ou leur grand frère commettaient la négligence de laisser ces objets à leur portée, ils passeraient outre les recommandations, au risque de se blesser gravement eux-mêmes, ou d'en atteindre d'autres. Toucher à une arme à feu, c'est jouer avec le feu.

Est-ce parce qu'il faut du feu pour allumer et entretenir une cigarette que des jeunes de ton âge sont tentés de fumer en cachette?

Céder une première fois au désir de goûter au tabac, c'est aussi dangereux que de jouer avec le feu. Et pas seulement celui du briquet ou de l'allumette. Tu me comprends?

Nombre de jeunes, aujourd'hui esclaves de la cigarette, croyaient au début pouvoir la contrôler... l'éteindre... ou ne pas l'allumer du tout. La curiosité est devenue un goût, suivie d'une habitude pour devenir une tyrannie. S'ils n'avaient pas commencé à jouer avec le feu...

TANTE JEANNE.

Un poisson électrique

Plusieurs poissons jouissent de la faculté de provoquer, quand on les touche, une commotion électrique plus ou moins forte.

Un des plus répandus est la "torpille" ou "raie électrique". Son corps est lisse et à peu près circulaire. L'appareil électrique qu'il contient se compose d'une multitude de tubes membraneux verticaux, serrés les uns contre les autres comme des rayons d'abeilles, subdivisés par des faisceaux horizontaux en petites cellules. C'est dans ces singuliers organes que se produit, par un mystère dont la nature a le secret, l'électricité à l'aide de laquelle la torpille vous électrocute.

Ce poisson, bien connu de nos marins qui le recueillent souvent dans leurs filets est moins puissant que le "gymnote", autre poisson,

électrique, dont le corps est allongé comme celui de l'anguille, et qui atteint parfois jusqu'à 6 pieds de long. Le gymnote habite les marais de l'Amérique méridionale.

La décharge de la torpille, néanmoins, n'a rien d'agréable. Elle peut frapper d'engourdissement le bras de celui qui la touche.

On suppose que la torpille utilise ses décharges pour s'empêcher de se proie.

Et les autres!

Persuasive, convaincante, une jeune maman enseigne à son jeune fils que l'égoïsme est haïssable et conclut: "Nous sommes sur terre pour aider les autres".

Le petit garçon réfléchit profondément, puis demande avec inquiétude: "... Et les autres... A quoi servent-ils?"

L'oiseau rouge

(Conte russe)

Le prince Fédor souffrait d'insomnies. Rien, aucun remède n'agissait. Il avait essayé de faire porter à ses serviteurs des chaussures à semelles de feutre. Toute sa chambre à coucher était capitonnée. Après neuf heures du soir, personne n'avait le droit de passer devant le palais. Mais il y avait une chose contre laquelle on ne pouvait rien. C'était le bruit que faisaient les mouches. On avait beau fermer les portes, toutes les fenêtres, chaque soir, le prince entendait plusieurs mouches voler au-dessus de son lit et il ne dormait pas de la nuit.

Un jour, enfin un magicien lui offrit un bizarre oiseau rouge enfermé dans une cage d'or. Pendant la nuit, on ouvrait la porte de la cage et le volatile détruisait les mouches en quelques minutes. Ce fut alors seulement que le prince connut les douceurs du sommeil. Or, ce beau matin de printemps, tout le palais était en effervescence: l'oiseau rouge avait été volé avec sa cage pendant la nuit. Le prince réunit tous ses chevaliers et leur dit:

— Mes chers enfants, il faut retrouver l'oiseau rouge. Je vais charger l'un d'entre vous de me le rapporter et celui-là aura la main de ma fille Maria en récompense. Qu'il se souvienne seulement que son prince ne dormira pas jusqu'à son retour.

Et, comme tous témoignaient du désir de partir, il ajouta:

— Chevalier Ilyia, c'est toi qui vas partir car ton cheval est le plus rapide. Les autres vont me protéger car c'est certainement un ennemi qui s'est emparé de l'oiseau pour me nuire plus facilement.

Le jeune chevalier mit un genou en terre devant le prince:

— Je te promets de retrouver l'oiseau rouge, dit-il. Si je meurs durant mon voyage, tu le sauras, prince, car je reviendrai de toutes façons avant sept jours. Ce temps écoulé, si je ne suis pas revenu, ma mort sera un fait accompli.

Et il s'en alla vers sa destinée... Il galopa longtemps à travers une forêt obscure. Ne sachant de quel côté se diriger, il s'en remettait au hasard. Vers le soir, il aperçut une lumière clignotante au loin et il se trouva bientôt devant une petite maison basse. Il frappa à la porte. Celle-ci s'ouvrit et le chevalier vit alors une femme debout devant lui et plus haute que lui de la tête. Elle semblait très vieille, ses cheveux blancs tombaient jusqu'à terre et son menton était orné d'une barbe rousse.

— Qui es-tu? fit-elle. Comment oses-tu demander asile à la sorcière du Bois Vert?

— Je n'ai pas peur de toi, femme, répondit le chevalier. Mon nom est Ilyia et je te demande asile car je suis très fatigué de mon voyage.

— Tu me plais, dit alors la sorcière, personne ne m'a parlé ainsi avant toi. Je peux t'être de grand secours si tu as besoin de quelque chose.

Le chevalier raconta l'histoire de l'oiseau rouge. La vieille l'écouta avec attention, puis:

— Ne reste pas ici, dit-elle. Tiens prends cette pelote de fil, jette-la devant ton cheval et suis-la de près car elle ne s'arrêtera pas et roulera rapidement sur le sol. Pendant la nuit, elle flamboiera comme un feu rouge. L'oiseau est chez le génie des mers. Je le sais. Il n'était pas content de voir s'accroître de jour en jour la flotte de Fédor. Va et surtout ne t'écarte pas du chemin que suivra la pelote de fil et ne te laisse distraire par rien.

Le chevalier remercia la vieille, remonta rapidement sur son coursier et lança la pelote de fil en avant. Elle tomba sur le sol, s'alluma d'un feu rouge et roula de plus en plus vite. Le chevalier éperonna son cheval et suivit de près. Des heures passèrent, la forêt devenait de plus en plus sombre. Maintenant, Ilyia entendait d'affreux éclats de rire derrière lui mais il ne se retournait même pas. Il avait les yeux fixés sur la petite boule lumineuse qui fuyait devant lui. Les arbres s'animèrent. De tous côtés, des griffes monstrueuses essayaient en vain d'agripper le chevalier qui apercevait parfois des têtes de porcs juste au-dessus de lui.

— Ilyia, Ilyia! criaient les voix sinistres. Par ici! par ici! Il n'y prenait pas garde et bien-

tôt le jour se mit à poindre. Ilyia vit alors que la route se séparait en trois. Un grand écriteau était planté à cet endroit et le chevalier put lire:

A droite tu trouveras la soif.

A gauche, tu trouveras la faim.

Au centre, tu trouveras la mort. La pelote de fil roula rapidement vers la route centrale. Sans hésiter, Ilyia suivit. C'était une route affreuse, bordée d'énormes blocs de pierres, derrière lesquels se dressaient d'immenses serpents bleus. Le coursier du chevalier filait ventre à terre et la pelote de fil roula toujours plus vite. Maintenant, à l'horizon, la mer apparaissait et quand le chevalier fut sur la plage dorée, une vague énorme, plus haute que le palais du prince Fédor, s'éleva tout à coup. Sur sa crête était assis le génie des eaux, un petit homme ventru et chauve comme un oeuf, à la peau verte comme celle d'une vieille grenouille. Il cria:

— Ilyia, tu vas mourir!

Mais la pelote de fil roula dans l'eau, qui s'évapora avec un bruit de tonnerre et le chevalier vit le génie des eaux à ses pieds.

— Ne me tue pas, chevalier implora-t-il. Je ne peux rien contre toi maintenant que mon oiseau ne m'appartient plus!

— Rends-moi l'oiseau rouge, cria Ilyia, et je te fais grâce.

Aussitôt, la cage dorée fut devant lui, sur le sable. L'oiseau bondissait à l'intérieur. Le chevalier s'empara de la précieuse cage et voulut prendre le chemin du retour. Il vit la pelote blanche rouler allégrement devant lui. Il la suivit. Il longea le chemin aux serpents et repassa devant l'écriteau funèbre. Mais, quand il se trouva à nouveau dans la forêt des herbes embarrasèrent les pieds de son cheval, des ronces lui dardèrent le visage. Il avançait toujours, derrière la pelote blanche devant laquelle tout s'écartait.

La nuit venait et avec elle un orage terrible. L'oiseau rouge se débattait affreusement dans sa cage. Des éclairs livides illuminaient maintenant le sous-bois et cette lueur aidait Ilyia qui discernait mieux les obstacles. Il arriva devant la maison de la sorcière, la pelote de fil sauta sur le rebord de la fenêtre qui s'ouvrit et la vieille saisit la boule blanche d'une main prestee.

Ilyia éperonna son coursier et partit au galop. Peu à peu, les hurlements décrécut derrière lui. Il fila à travers une forêt sombre et calme. L'orage était passé et tout redevenait normal. A l'aube, Ilyia aperçut le palais du prince Fédor.

— Valeureux chevalier, dit le prince, tu as bien mérité ta récompense.

Et, sur un siège, la jeune princesse Maria souriait, belle comme le jour. Le mariage fut célébré sur l'herbe. Il y eut des réjouissances, des chants, des danses.

Mais celui qui assista à une fête vraiment étonnante, fut le prince quand il alla se coucher. L'oiseau rouge, affamé, fit une véritable hécatombe de mouches. Il n'en resta pas une seule dans la chambre. Et le prince Fédor put s'endormir doucement, tandis que l'oiseau le regardait de ses yeux ronds et ahuris.

LAMOUCHE

La mouche et le taureau

Une mouche s'était placée sur la corne d'un taureau: elle avait peur de l'incommoder par son poids. — Je vous demande pardon, dit-elle, de la liberté que j'ai prise, je m'en-volerai; vous n'avez qu'à commander.

— Qui me parle là? demanda le taureau d'une voix brutale.

— C'est moi.

— Qui?

— Me voici.

— Ah, madame la mouche, est-ce vous? Ne vous mettez pas en peine, je vous prie, vous n'êtes pas si pesante que vous vous l'imaginez. Je ne me suis pas aperçu, quand vous vous êtes posée sur ma tête, et je ne m'apercevrai certainement pas, quand vous jugerez à propos de quitter votre place.

MORALE: — On rencontre très souvent des petits esprits, qui s'imaginent être des gens de conséquence. Ils ont la sotte vanité de vouloir paraître plus qu'ils ne sont, mais ils deviennent la risée de ceux qui les connaissent.

Devinettes

— Pourquoi les bavards n'aiment-ils pas entendre parler du système métrique?

— Parce qu'il est question de mètres (de se taire).

— Un canard pond un oeuf sur un mur mitoyen, à qui appartient l'oeuf?

— A personne car un canard ne pond pas, c'est la canne qui pond.

— Quel est l'arbre le plus droit?

— Le peuplier car il est "peu plié".

— Je parle toujours le second et jamais le premier. Qui suis-je?

— L'écho.

— Quels sont les fruits qui sont toujours dans une chambre?

— Les murs et les coins (les murs et les coins).

— Je suis jaune et on dit que je suis blanc, qui suis-je?

— Le vin blanc.

— J'ai un chapeau et pas de tête, j'ai un pied et pas de soulier, qui suis-je?

— Le champignon.

— En entrant je suis doré, en sortant je suis blanc, qui suis-je?

— Le blé, qui au moulin devient farine.

— Quand un cultivateur pense-t-il le plus avantageusement à lui?

— Quand il s'aime (il sème).

— Pourquoi les Auvergnats sont-ils de bons laboureurs?

— Parce qu'ils savent bien la bourrée (labourer).

— Qu'est-ce qui fait le tour du bois sans jamais y entrer?

— C'est l'écorce.

— Qui naît propre et meurt sou-

vent dans la boue?

— La neige.

— Pourquoi les poules de Mésopotamie ne pondent-elles pas?

— Parce qu'elles voient le Tigre et l'Euphrate (et... l'oeuf rate).

— Dans quelles villes trouve-t-on le plus de poissons?

— Dans les villes en ruines car toutes les morilles sont détruites (des truites).

— Quel est l'animal qui a le meilleur caractère?

— C'est le chien parce qu'il aime les niches.

— Pourquoi dit-on que l'île de Crète est légère?

— Parce qu'un coq peut la porter sur la tête.

— Un oiseau sur un arbre qu'est-ce que cela représente?

— Un porte-plume sur un porte-feuille.

L'expérience avec les perroquets

M. Prudhomme marchande à un maïs, retour des îles, un magnifique perroquet:

— Mais il ne parle pas, votre perroquet?

— Faites pas attention, c'est l'émotion du voyage. Mais, quand il aura passé huit jours avec votre femme, vous ne pourrez plus le faire taire!

Prends ton sac

Comme un soldat plein de vaillance, Prends ton sac et va, mon enfant, Combattre l'ignorance. Et tâche d'être triomphant.

Le champ du combat, c'est la classe Prends ton sac et va travailler; Sois attentif à ta place Un soldat ne doit pas bâiller.

Soigne ta page d'écriture; Apprends l'histoire et le calcul, Le savoir, voilà ton armure. Prends ton sac, marche sans reculer. Les batailles de la jeunesse Entends-tu, petit écolier, Sois livret contre la paresse. Prends ton sac mon petit troupiol.

LA CITÉ ÉTUDIANTE

Feu de joie au cimetière

Voyez: déjà l'automne empourpre nos érables.
 Les beaux jours ont pâli: dans ses chaudes étables
 Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir
 Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et noir.
 Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les anges.
 Vont sur des chars plaintifs s'abriter dans les granges;
 La faux du moissonneur a bien passé partout...
 Un champ seul par oublié semble rester debout:
 Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église,
 Ondule encore et jase au souffle de la brise.
 C'est un étrange enclos: il y pousse à la fois
 Des sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.
 Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,
 Dit au bedeau: "Remi, coupe ce foin qui presse".
 Et le bedeau s'en va couper ces foins épais
 Que la grange, pourtant, n'abritera jamais.
 Ce foin reste au saint lieu: l'agneau, le bouc et l'âne
 Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane
 Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,
 Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux!
 Dans un coin retiré de l'humble cimetière,
 Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.
 Les villageois bientôt arrivent chapeaux bas:
 On prie, on se regarde, on ne se parle pas,
 Mais l'on semble écouter: dans l'ombre et le silence,
 Le mystique brasier parle avec éloquence.
 Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps discrets.
 Et la tombe chrétienne a de si doux secrets!
 Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme
 Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.
 Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,
 Les amis disparus montent vers le ciel bleu.
 C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,
 Doux brasier, que dans l'air tu brilles et t'élèves!
 Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet,
 Le vieux prêtre te fait flamber avec regret.
 Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre
 Fécondée avant tout par l'Église en prière.
 Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,
 Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord,
 Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite,
 Et sont purs comme sont les cheveux d'un lévite.
 Le pasteur veut qu'ici, dans le calme et l'amour,
 Les cendres du bûcher restent jusqu'au grand jour!
 Car, tout ce qui nourrit cette flamme sereine,
 A poussé dans un sol fait de poussière humaine.
 Cette moisson du deuil, ces foins, ces arbrisseaux,
 Tout cela prit racine au sein des noirs tombeaux.
 Aux jours les plus dorés de l'été, quand la brise
 Passait sur cet enclos comme un hymne d'église,
 Elle semblait tout bas, en frôlant le gazon,
 Dire un De profundis qui donnait le frisson,
 Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière
 Des vieux saules, des ifs, de la haute bruyère,
 Le passant s'arrêtait, collait l'oreille au mur,
 Et disait: "Les défunts parlent ce soir, bien sûr!"
 Dans cet enclos fermé, les enfants du village
 Ne cueillaient ni les fleurs, ni la mûre sauvage:
 Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du bon Dieu
 Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu.
 Et le bedeau lui-même (un brave chrétien, certes!)
 Avait fauché ce pré la tête découverte.
 Frères! Le feu se meurt: gardons comme un trésor
 Le doux enseignement qui s'en dégage encor:
 C'est que la sainte Église, oubliant leurs misères,
 Honore ses enfants jusque dans leurs poussières!

Abbé Apollinaire GINGRAS.

Propos sur le cinéma

Le vingt-neuf septembre dernier, débutaient, en l'Auditorium St-Charles, les cours d'initiation cinématographique, organisés sous les auspices de l'Université de Sherbrooke. Ceci, pour répondre à un désir de Mgr l'Archevêque qui souhaitait, depuis longtemps, l'organisation de pareils cours à Sherbrooke. Et pour cause! Devant l'indifférence du monde actuel en face du problème que pose le cinéma moderne, seule une organisation de ce genre a quelque chance de réveiller la conscience et le jugement ankylosés des

catholiques, jeunes et vieux. Lorsqu'on leur parle de "problème du cinéma", plusieurs étudiants peuvent à peine réprimer leur sourire: "Le cinéma? mais il n'y a là aucun problème. Tout le monde y entre maintenant... et on n'en sort pas plus méchant. Il faut vivre de son siècle!" Voilà justement où se situe le problème: tout le monde fréquente de nos jours les cinémas. Ainsi, parmi mes lecteurs, il ne s'en trouve pas un seul, j'en suis persuadé qui n'ait mis un jour ou l'autre les pieds dans l'une des cinq salles de projection de

notre ville. Si on n'y mettait que les pieds! Mais on y va aussi avec sa tête, son intelligence, et voilà qui est plus grave. Tranquillement, sans même nous en apercevoir, nous nous laissons intoxiquer par des idées et des doctrines subversives: matérialisme, existentialisme, épicurisme. Ainsi, peu à peu, se forme une mentalité faussée, et se prépare une génération de gens "blasés", sensuels, névropathes...

Ce n'est pas qu'il faille condamner en bloc tous les films. Il existe, en assez grand nombre, de très bonnes productions qu'il faut voir. Il en est d'autres qu'on doit franchement rejeter, sinon parce qu'elles sont mauvaises, du moins parce qu'elles ne présentent aucun intérêt. Certains jeunes se pâment d'admiration dès qu'ils voient évoluer dans un film leur acteur ou leur actrice préférée, Clark Gable, Marlon Brandon, Gina Lollobrigida, ou... Marilyn Monroe. Pourtant ces acteurs jouent parfois des rôles mauvais ou insipides. C'est là qu'il faudrait réagir. Il ne faut pas oublier que l'on va voir au cinéma un film, une histoire, et non pas seulement son acteur ou son actrice préférés. Un film n'est pas automatiquement bon parce que Marlon Brando y joue...

Enfin, lorsqu'on assiste à une représentation de cinéma, on doit s'y comporter d'une façon active, on doit chercher à analyser l'intrigue, à la juger, et à appliquer ses principes. Si tous les films étaient visionnés de cette manière, ils feraient beaucoup moins de mal. En somme, il ne s'agit pas tellement de boudier le cinéma mais plutôt de s'éduquer en conséquence, de réagir d'une façon adéquate, d'y apporter religion, principes, morale et bon sens. Ainsi compris, le cinéma deviendrait très formateur et éducateur, et alors seulement le "problème du cinéma" commencerait à se résoudre. A nous donc d'y voir.

Luc GENEST,
Philo. II

Clairon sportif

Bonjour,

Enfin, la ligue de ballon volant a terminé ses activités pour la saison. Après de longues mais intéressantes séries éliminatoires, le club Notre-Dame du Rosaire a eu raison des Météors du capitaine Jean Morin. C'est donc dire que les ouvriers ont défait les étudiants... dans ce domaine.

Quel est donc le sport national des Canadiens à l'heure actuelle? Il y a quelques années, tous admettaient que le hockey dominait les autres sports au Canada. Mais aujourd'hui, la situation change: en dehors des ligues professionnelles (3), les autres ligues diminuent en nombre à chaque année, faute de support. Pour ce qui est du baseball organisé, surtout à Sherbrooke, passons. Mais enfin, y a-t-il quelque chose qui marche ici... dans le domaine des sports?

Le ski connaît maintenant une grande popularité surtout au Québec, et depuis deux ans, la fièvre du football a envahi le Canada et même le Québec et les Canadiens-français. A Sherbrooke, certaines gens de bonne volonté voudraient bien initier la gent étudiante et ouvrière à ce sport: mais il n'y a que l'élite anglaise qui s'y adonne... si l'on en juge par le nombre de clubs à Sherbrooke.

Ceux qui voudraient connaître ce sport n'ont qu'à se rendre au "gridiron" de l'Université Bishop, le samedi, ou encore au Champ de Mars.

RAMINAGROBIS,

Les légendes

"C'est encore dans ces longues veillées d'hiver que prennent naissance ou que se répètent ces naïves traditions du pays, ces noires légendes qui sentent le terroir comme une charretée de regain sent l'herbe fraîche, ces récits inimités et inimitables qui ont comme une saveur de croyance et de terreur, comme une étrange odeur d'autrefois. On écoute le contenu en silence. On se garderait bien de l'interrompre, et, tant les oreilles des auditeurs sont attentives, il semblerait que les paroles du parleur valent de l'or..."

Jules CLARETIE

Témoignage

L'étudiant se réalise par son contact avec l'ouvrier

N'oublions jamais que nous, étudiants, nous avons tout à apprendre par le contact avec l'ouvrier: son esprit d'initiative d'abord, la clarté de son jugement ensuite.

Avoir de l'initiative, c'est orienter habilement et honnêtement ses activités en vue d'améliorer son travail, sa condition de vie; c'est organiser intelligemment sa vie, sans effort inutile, afin de bien réaliser sa vie d'homme sur la terre.

Eh! bien, nous qui avons travaillé avec l'ouvrier, n'avons-nous pas remarqué chez lui cet esprit d'initiative? N'avons-nous pas constaté, également, qu'un grand nombre d'entre eux ont présenté à leur contremaître des suggestions bien pensées? Ainsi, ils ont contribué à libérer l'homme de son travail et ont amélioré le mode de production de toute l'entreprise.

Étudiants, ne manquons-nous pas un peu de cet esprit d'initiative qui, non seulement, améliorerait notre propre sort, mais encore celui de nos confrères, celui du collège entier? De grâce, ne nous imaginons pas que ceci ne vaille que pour ces hommes en salopette! C'est bon pour eux, sans doute; nantis, pour la plupart, d'une instruction de septième année, ils ont à lutter énergiquement, dans un monde indigent, pour s'assurer, à eux et à leur famille, le pain de chaque jour; c'est utile pour nous surtout qui avons reçu une instruction supérieure. Au collège, nous avons besoin d'initiative pour charpenter adroitement notre futur état de vie; dans le monde, surtout, nous devons en user fréquemment, afin d'améliorer, par notre conduite et nos activités, le sort des ouvriers qui attendent beaucoup de la classe dirigeante.

Durant mes dernières vacances, j'ai constaté, comme vous tous d'ailleurs, que, en général, les ouvriers faisaient preuve d'un jugement plus éclairé, plus mûri, et

mieux fondé devant certaines situations, que la majorité des étudiants qui parachèvent leurs études scientifiques, classiques et universitaires. Si nous sommes coupables, étudiants, c'est à nous de réagir, de prendre conscience de nous-mêmes, en pensant au rôle que nous devons accomplir dans la société.

Oh! certains riposteront: "C'est très compréhensible que les ouvriers fassent preuve d'un jugement plus éclairé: grand nombre d'entre eux sont d'âge assez avancé, ce qui leur donne, par le fait même, un jugement plus mûri; ils ont cet avantage d'être aux prises avec les luttes et les problèmes de la vie. C'est donc cette dure expérience de la vie qui leur procure un jugement plus éclairé que le nôtre, étudiants qui n'avons pas, ou presque pas, à nous préoccuper des quelques vicissitudes qui brouillent faiblement notre vie d'étudiant".

C'est précisément dans notre milieu étudiant que nous constatons cette lacune impardonnable. Les ouvriers, sans doute, ont leurs problèmes; mais, devant les nôtres, quelle est notre réaction? Est-ce que nous faisons preuve d'un jugement sain ou bien si simplement nous nous contentons de prendre cela en amateur?

Est-ce que l'on n'aurait pas le droit d'attendre d'un étudiant une maturité, une clarté de jugement qu'auraient dû produire des études supérieures, une discipline bien réglée, un règlement accepté et vécu?

C'est, en effet, ce qu'on reproche le plus, non pas tant à notre système d'éducation et d'instruction et d'instruction dans la province de Québec, mais particulièrement à nos gradués d'universités, à nos bacheliers de collèges classiques et à nos diplômés d'écoles supérieures.

(à suivre)

Lucien BACHAND, Philo. II

"Plus ou moins toi..."

Je n'ai pas envie d'élaborer une discussion algébrique pour te montrer que tu es "plus ou moins toi". Il faut tout de même que je te dise ce que c'est qu'être "plus ou moins toi".

Tu le soupçonnes déjà. Être soi, c'est être personnel? Ouh! tu es Arthur? demeure Arthur. Tu es Girouette? fais la girouette. Tu es Cygne? File majestueusement ton chemin. Sois convaincu que la société a besoin de ton influence, qui que tu sois.

Ne me fais pas dire de sottise: ce serait si facile! J'ai dit: la société a besoin de ton influence; tu ne dois donc pas lui être un fordeau par tes manières "pendantes" ou dépourvues de sens. Non, un travail assidu s'impose à ta petite personnalité, si tu veux réellement aider.

Le malheur reste que tu es "plus ou moins toi". Je ne veux pas dire qu'il ne faut pas rire avec ceux qui rient et sympathiser avec ceux qui pleurent. Je veux dire que tu as peur de t'afficher tel que tu es devant tes amis. Tu veux monter dans leur estime? C'est légitime. Sois toi-même. "Chassez la nature, et il revient au galop". Tu es fils d'ouvrier? Tu ne joues pas au "hockey"? Tu n'as pas vu les derniers films parus au cinéma? Tu ne sais pas nager? Eh bien! tu n'es pas moins intelligent qu'un autre. Tu feras preuve d'une intelligence supérieure si tu gardes le silence quand tu n'as rien à dire, et si tu exposes sans masque les beautés de ton intelligence.

Tu es un turbulent? un boute-en-train? un sanguin? Quelle valeur tu es pour ton entourage! Tâche de maîtriser tes emportements de toute sorte, et tu sèmeras de la vie, de la joie, du soleil autour de toi. Cesse de te croire insupportable. Tu seras mieux estimé si tu es ce que tu es.

A ton tour, tire le plus de profit possible du caractère de ceux qui t'entourent. Mais gare aux miroirs. Tu veux avoir l'allure de telle actrice ou la voix de tel grand chanteur?... Permetts-moi de rire un peu de toi! Il y aurait matière à rire des journées durant devant ces pauvres idiots en panicoison devant tel artiste: la popularité ne donne pas nécessairement de la valeur. Tu vauds autant que n'importe qui, quand tu es accoudé à ton pupitre ou quand tu divertis des jeunes...

Crois-moi, cher étudiant, crois en ta petite expérience; c'est elle qui appuie le mieux mes réflexions. Ne sois plus "plus ou moins toi", ne fréquente pas les "snobs". Sois Arthur, Girouette, ou Cygne...

Jean LABOUCHE.

Page des Jeunes

MON PREMIER — **MON SECOND** — **MON TROISIÈME** — **MON QUATRIÈME**

MON TOUT ?

1949
1950
1951
1952



Reliez les points par ordre numérique.

MOTS POUR RIRE

Un homme d'affaires yankee promenaux aux environs de New-York un riche Chinois. Ils venaient de quitter un train et n'avaient plus que quelques minutes à marcher pour se rendre à leur destination. Passe un tramway qui allait dans la même direction.

— Prenons ce car, dit l'Américain, nous gagnerons trois minutes.

— Bien, dit le Chinois sans s'emouvoir, mais ces trois minutes, quand vous les aurez gagnées, qu'en ferez-vous ?

— Monsieur dit qu'il est bien ennuyé, mais Monsieur est sorti.

— Alors, vous direz à Monsieur que je suis bien fâché de n'avoir pu venir.

Un homme qui a une voix de porte mal graissée ou encore de pachyderme enrhumé, raconte à un ami qu'il réussit très bien à calmer son jeune bébé quand il crie sans raison.

— Je chante, lui dit-il, et aussitôt le bébé se tait.

— Je crois bien cela, répond

l'ami, il y a des enfants que la peur rend muets.

Le visiteur traverse avec le médecin-chef, le couloir de l'asile.

— Mon Dieu, la femme qui vient de nous croiser a un regard horrible. Est-elle très dangereuse ?

— Parfois.

— Et vous la laissez circuler librement ?

— Eh oui ! Je n'y peux rien !

— Comment, vous ne pouvez pas l'enfermer ?

— Non, c'est ma femme...

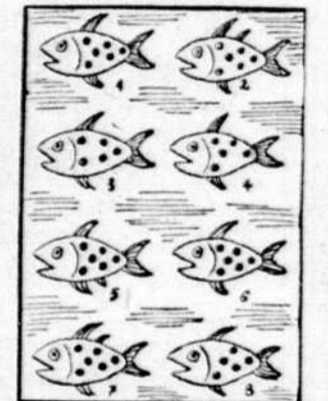
Henri Becque agonisait. A son chevet, quelques amis, consternés, l'assistaient en ses derniers moments.

Becque pressait dans sa main celle d'Edmond Rostand. Il prophétisait d'une voix entrecoupée :

— Vous resterez, vous... Le Théâtre vivra, grâce à vous... Vous composerez des chefs-d'œuvre... Vous connaîtrez la fortune... C'est sûr...

Un envieux, penché vers l'oreille de Rostand, répliqua :

— Le délire qui commence...



L'AQUARIUM : Regardez ce dessin pendant vingt secondes et dites quels sont les deux poissons qui sont identiquement les mêmes.



LE BEAU MENU : Pouvez-vous rétablir le menu tel qu'il doit être ?

Choses étranges par R. J. Scott



MUR, ouvrage de maçonnerie

MUR, en état d'être recouvert

Plus d'un million de personnes ont été tuées dans des accidents de la circulation depuis l'invention de l'automobile.



La production annuelle de fromage du Wisconsin est de 15 milliards de livres.

Un romancier et humoriste américain avait une collection de plus de 20,000 romans à 10 cents.

DEVINETTES

Quel est le comble de la tendresse ?

Rep. C'est d'embrasser l'horizon.

Quel est le comble de l'impossibilité ?

Rep. C'est de combler les vœux de tout le monde.

Quel est le comble de l'avarice ?

Rep. a) C'est de faire de grands pas pour ne pas user ses semelles. b) C'est de regarder par-dessus ses lunettes pour ne pas les user.

Quel est le comble de la prétention ?

Rep. C'est de vouloir prendre la lune avec les dents.

Quel est le comble de la courtoisie ?

Rep. C'est de charger son fuil en prenant la poudre d'escampette.

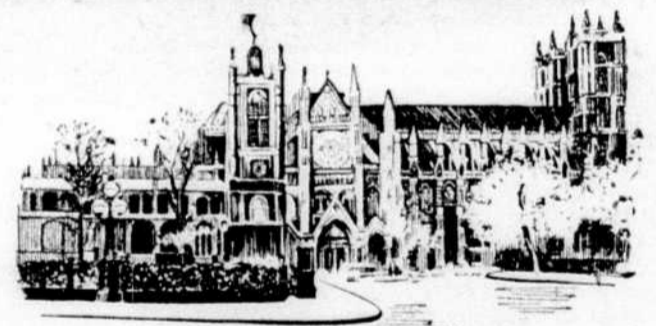
(Tire des Records de Devinettes du Frère J.-Ferdinand, au vente à la Procure des Frères Maristes, Lévis.)

L'ABBAYE DE WESTMINSTER

La cathédrale de Westminster, appelée à Londres "l'abbaye", est l'abbatiale d'un ancien monastère bénédictin, bâtie en l'an 1065 par Edouard Ier en action de grâce pour avoir pu reprendre son royaume aux Danois.

Les premières travées de la nef,

en Normandie, avait adopté pour le plan la disposition classique des cathédrales françaises, c'est-à-dire la croix latine. Le style général de l'abbaye de Westminster se rattache de cette origine et est du XIIe siècle normand. On voit encore aujourd'hui les restes de l'autel



seules, datent d'Edouard Ier, le reste de Henri V, au XVe siècle. A l'entrée du chœur se trouve une chapelle d'une richesse extraordinaire due à Henri VII, les tours de la façade occidentale ne remontent qu'au XVIIe siècle. Malgré le mélange des styles et des époques, l'ensemble présente une grande unité où domine l'influence française dans les détails de la construction (moultures, fenêtres, chapiteaux, etc...)

L'abbatiale primitive devint temple protestant en 1540. C'est aujourd'hui une sorte de Panthéon de l'Angleterre où l'on trouve les tombes des rois, des grands poètes, même des premiers ministres. C'est là encore que sont célébrées les fêtes grandioses du couronnement des rois et les solennités de leur mariage et de leur enterrement.

Edouard Ier, qui avait séjourné

qui servait au culte catholique, en bois recouvert de velin et orné de peintures et plaques de verre coloré qui en font un ouvrage unique dans l'art, malheureusement en très mauvais état.

La salle capitulaire attenante à la cathédrale, construite en 1250, est un vaste octogone dont la voûte, étayée par des arcs-boutants en "pattes d'araignée", est un des plus beaux spécimens de voûte que l'on connaisse.

SOLUTIONS

CHARADE : Mon premier : CLERC — mon second : MONTS — mon troisième : FER — mon quatrième : AN — Mon tout : CLERMONT-FERRAND.

Solution : le numéro 1 et le numéro 4. Solution : Potage au papaye — Concombres vinaigrés — Poulet aux champignons — Rissole au beurre noir — Saucisse de bœuf saignante — Gâteau de riz au chocolat — Bombe glacée au café — Baba au rhum.



Jean ne se fait pas prier pour accompagner Louise et Marie, sur le chemin de l'école. Jean est vêtu de BRUN, Louise est en VERT, Marie est en BLEU, la maison est JAUNE, les arbres et le gazon VERTS. Mettez des bécotes contrastantes aux trois écoliers et dessinez le sol en BRUN.

Feuilles d'automne

Quel joli tapis font, aux chemins, les feuilles mortes de l'automne ! On dirait une pluie d'or tombant des arbres secoués par le vent, et ces petites choses légères, fragiles comme une soie usée qui se cassent aux plus, chantent dans leurs rondeaux une chanson douce et triste à la fois : la complainte des étés défunts, des brises mortes et des parfums évanouis.

Où s'en vont-elles ainsi murmurantes, poussées par une force invisible ?

Elles s'en vont les choses qui ont fini leur existence particulière, mais

dont Dieu veut se servir encore sous une incarnation nouvelle. Car Dieu ne fait rien ici-bas d'inutile, ni l'insecte bourdonnant qui paraît importun et qu'on chasse d'une main impatiente, ni ces pauvres feuilles de l'automne, qui vont achever de mourir dans le sol, où leurs atomes désagrégés se mêlent à d'autres atomes, afin de renaître ensuite sous une autre forme, et de faire lever les prochaines moissons.

Petits enfants, aux yeux quêtés d'images, quand vous voyez tourbillonner les feuilles mortes, songez au Dieu si bon, qui dispose tout dans la nature avec une infinie sagesse, et qui ne nous envoie l'automne que pour nous préparer au retour du printemps.

Enigme policière

Après un cambriolage qui eut lieu entre 11 heures et minuit, le 30 septembre dernier, deux suspects furent arrêtés. Voici leurs deux alibis.

1. Ce jour-là j'ai déménagé. J'ai transporté des meubles toute la journée et le soir, fatigué, je me suis couché vers dix heures et j'ai écouté la radio jusqu'à onze heures environ. Ma femme peut vous le confirmer.

2. J'ai passé toute la soirée dans mon jardin et, à ce moment-là, je taillais mes rosiers. Mon voisin qui m'a vu peut vous le dire.

Pouvez-vous dire, si parmi ces alibis, un vous paraît faux.

Réponse: Le premier n'est pas suspect, mais l'autre l'est. En septembre, à onze heures, il fait noir et il est difficile de tailler des rosiers.

Devinette

Q. — Je me promène dans l'espace, mais je ne suis ni aéroplane, ni oiseau, ni ballon, ni insecte. Qui suis-je ?

Autant vous me craignez quand je brille dans le ciel, autant vous me cherchez à l'étalage du pâtisseriesier.

R. — Eclair.

Identification

Un jeune paysan anglais, qui a une bouche énorme, est fiancé à la fille de son voisin. Il va trouver ce dernier pour avoir son consentement.

— Je suis venu, dit-il en commençant à sourire largement pour se donner une contenance, je suis venu, euh ! pour la main, euh ! de mademoiselle votre fille.

— Une minute jeune homme, dit le père, pouvez-vous avoir l'obligeance de fermer la bouche un instant pour que je puisse voir qui vous êtes ?

LE COURRIER DE Fernande

Est-il possible qu'un jeune homme soit trop timide pour oser aborder la jeune fille qu'il convoite ?

Q.—*Je suis un garçon de campagne, cultivateur de mon métier, je n'ai jamais beaucoup sorti et voilà que j'approche la trentaine, il serait temps de penser à mon avenir. Je suis bien gêné et cela m'enlève de l'allure. De plus, je souffre d'un défaut de langue qui n'aide pas les choses. J'ai une femme à moi, voisine de celle de mes parents, j'ai une automobile, et je suis capable de bien faire vivre une femme. J'aurais pu en avoir une couple du village voisin, mais ce n'est pas cela que je veux. Malgré mes défauts, je suis difficile. Celle que j'aimerais est une bonne dizaine d'années plus jeune que moi, elle est jolie et ne semble pas pressée de se marier. Je lui ai déjà parlé un peu, à l'occasion, et j'ai cru qu'elle me trouvait à son goût, mais je n'ai pas osé lui demander de sortir avec moi. Est-elle trop jeune pour moi? Elle sait l'âge que j'ai, et j'ai peur qu'elle se moque de moi. Pensez-vous que je pourrais me risquer à me déclarer, et de quelle façon le ferais-je pour qu'elle puisse me refuser sans que cela me gêne encore plus pour l'avenir? — J'espère que ce n'est pas vous poser trop de questions et que vous me donneriez des conseils pour me rendre plus brave. — BIEN TRANQUILLE.*

R.—*Dommage tout de même que vous soyez si gêné!!! Vous semblez avoir de si belles qualités. Je voudrais bien pouvoir vous faire comprendre les causes de votre timidité et vous donner les moyens de vous en débarrasser. Il est tellement regrettable de constater que vous passez les belles années de votre vie de jeunesse à vous ennuyer, à désirer des choses normales, comme la compagnie de vos semblables, surtout celle des jeunes filles, et que vous passez à côté de tout cela sans en profiter, parce que vous avez une mauvaise tournure d'esprit, qui vous fait croire que tout le monde vous observe.*

Vous allez commencer par chasser cela de votre pensée: ne pensez pas à ce que vous avez l'air, ne pensez pas que les autres vous critiquent, ne pensez qu'aux autres, à votre prochain. Appliquez-vous à aimer tout le monde, à leur trouver des qualités, et vous allez voir que votre timidité va disparaître. Faites un effort pour dire bonjour à tous ceux que vous connaissez, probablement tout le monde de votre région puisque vous y êtes toujours demeuré; et ne le faites pas comme si vous aviez à vous acquitter d'une besogne désagréable, faites-le sincèrement, surtout avec la jeune fille qui vous intéresse.

Puisqu'elle vous a déjà si bien accueilli, elle sera probablement contente que vous lui parliez de temps en temps, quand l'occasion s'en présentera. Et surtout, n'oubliez pas que vous êtes trop vieux pour elle; l'important c'est de lui plaire.

Voyons maintenant de quelle manière vous y prendre pour commencer. Elle habite la campagne comme vous le suppose... et vous avez une automobile... Donnez-vous un prétexte pour aller chez elle, demander un renseignement ou un service à son père... ou bien arrangez-vous pour manquer d'essence dans le voisinage.

Vous pourriez peut-être offrir à cette jeune fille de monter dans votre auto lorsque vous la rencontrez ou la dépassez sur la route. Il vaudrait mieux qu'elle soit accompagnée parce qu'elle pourrait vous refuser à cause des convenances ou de ses principes et vous, naturellement, vous croiriez qu'elle vous refuse parce que vous avez dix ans de plus qu'elle...

Pour l'inviter à vous accompagner dans une soirée, demandez-lui cela bien simplement, avec vos propres mots, sans détours ni recherches. Offrez-lui d'amener quelqu'un de sa famille; offrez-lui toujours d'amener quelqu'un avec elle les premières fois, et, si elle accepte, vous verrez, le reste marchera tout seul.

Q.—*J'ai vingt-et-un ans, et je suis fréquentée par un jeune homme de vingt-cinq ans. Je l'aime beaucoup, mais je ne sais pas si lui m'aime. Mon problème est celui-ci: Il travaille de nuit, et, tous les soirs, après son ouvrage, il va reconduire une jeune fille qui travaille avec lui. Parfois le samedi soir, je suis obligée de rester chez moi à cause du fait que monsieur sort avec cette jeune fille, pour ensuite revenir avec moi le dimanche. Il ne parle déjà de mariage et il m'a promis d'être fidèle à l'avenir.*

Dites-moi si je dois continuer à le recevoir, car je l'aime beaucoup, et si je dois croire à ses paroles. C'est un bien bon garçon et la seule chose que je n'aime pas c'est qu'il sorte avec l'autre jeune fille. Que me conseillez-vous ?

DAME DE COEUR.

R.—*Vous ne pouvez exiger que le jeune homme en question refuse de faire un bout de chemin ou même de reconduire une jeune fille, compagne de travail. Seulement, là où c'est plus grave, c'est quand il vous laisse seule un samedi soir pour sortir avec elle. Vous voyez*

plus loin, vous dites "l'inviter de nouveau". Pour moi, le jeune homme ne s'intéresse pas à vous autant que vous semblez le croire... et ce n'est pas non plus une question d'orgueil. Quand un homme veut d'une femme, il n'y a pas d'orgueil qui tienne. Ils en font le sacrifice, de leur orgueil, ... temporairement.

Cependant, si vous tenez bien à lui, ce ne serait pas une mauvaise idée de l'inviter encore une fois; le risque n'est pas grand. Des fois, à force de persévérance, ça réussit.

♡ / ♡

Q.—*Quelle est la durée du deuil pour une veuve? Doit-elle continuer à porter son alliance? — JEUNE VEUVE.*

R.—*Le deuil le plus strict est fixé à un an de noir et un an de cramoisi. Il va sans dire que chacune demeure libre d'alléger le joug du deuil.*

Une veuve doit continuer à porter son alliance et sa bague de fiançailles.

Q.—*Je voudrais bien connaître le moyen de garder mon mari à la maison, au moins quelques soirs par semaine. Il ne reste que rarement, je trouve la vie bien ennuyeuse toujours seule avec mes jeunes enfants. Il ne rentre jamais bien tard, j'ai confiance en lui, seulement il me semble qu'il pourrait rester avec moi de temps en temps.*

TOUJOURS SEULE.

R.—*Je ne connais pas le moyen pour retenir les maris à la maison, mais je puis peut-être vous en recommander pour trouver le temps moins long lorsque vous êtes seule. Et puis, pourquoi ne pas sortir, vous aussi? Faites garder vos enfants par quelqu'un de fiable, et sortez. Vous ne pouvez rester toujours seule plus longtemps; vous allez faire de la neurasthénie. Vous vous imaginez déjà être délaissée, alors que toutes les autres femmes sont sorties avec leurs maris ou bien que les couples sont assis ensemble sur le divan du salon, à causer. Ne vous faites pas d'illusions au sujet des autres... Les hommes ne sont pas faits pour passer leur temps à la maison; ils ont des activités, des intérêts à l'extérieur de leur foyer. Ils ont, encore plus que nous, besoin du contact de leurs semblables et il leur faut entretenir des relations entre eux pour leur permettre de faire leur chemin dans les affaires et dans la société.*

C'est pour cela que les femmes doivent se créer des relations entre elles, se faire une vie, à elles, sans toujours compter sur leur mari pour les distraire.

Et puis, quand vous restez seule à la maison, il me semble que vous pourriez bien y passer votre temps, soit en invitant des parents ou des amis; vous pourriez faire de la lecture, vous intéresser aux programmes de radio, faire des travaux manuels qui demandent du temps et de l'application, enfin, profiter de votre solitude pour faire ce que vous n'avez pas le temps de faire dans la journée.

♡ / ♡

Q.—*J'ai connu un garçon qui demeure dans le village voisin et il est venu me voir plusieurs fois. Il se montrait gentil, me respectait et m'a dit qu'il m'aimait. Je l'aimais aussi et nous avons passé de bien belles soirées ensemble. Je dois vous dire qu'il sortait quelquefois avec une*

OLYMPIE.

R.—*Vous dites qu'il a peur que*

de son voisin, c'est-à-dire qu'il allait là, mais je croyais que c'était pour ses frères, car elle est mariée et ne reste pas avec son mari. Quand elle a su qu'il commençait à s'intéresser à moi, elle s'est promis de faire son possible pour me l'enlever. Elle sait que je l'aime, car je le lui ai dit au cours d'une querelle que nous avons eue à ce sujet. Elle m'a dit: "Tu peux le garder, penses-tu que j'en voudrais, moi?" N'empêche qu'elle l'a attiré chez elle un jour qu'elle se trouvait seule à la maison. C'est lui qui m'a tout raconté en me promettant qu'il ne recommencerait plus. J'ai bien pleuré après son départ, mais je me garde de pleurer devant lui. Que dois-je faire? le croire? le renvoyer? ou continuer de combattre cette femme pour l'empêcher de "gaspiller" l'homme que j'aime? — GROS CHAGRIN D'AMOUR.

R.—*Je crois qu'il serait inutile de combattre et que ce serait vous abaisser. Il est certain que le monsieur ne vous aimerait pas longtemps s'il se rend compte de la chose... imaginez... deux femmes, voisines, qui se disputent le même homme.*

C'est lui qui devrait lutter, combattre, pour vous reconquérir: après les bêtises qu'il vous a faites, par ce tort de se laisser entraîner par cette femme: il a eu encore plus tort que vous ne le dites, et quand à sa promesse de ne plus recommencer, je n'y crois pas du tout... Il était peut-être sincère quand il l'a faite, mais son ferme propos ne tiendra pas longtemps. Laissez-le donc à cette femme; vous devriez trouver mieux qu'un garçon qui sort avec des femmes mariées et séparées de leur mari... et qui n'a pas honte de l'admettre à part ça...

Q.—*Serait-ce trop m'avancer que de téléphoner à un jeune homme pour l'inviter à venir me voir, vu que c'est lui qui m'a dit: "Tu m'appelleras quand tu voudras me voir?" — J'AIMERAIS BIEN FAIRE.*

R.—*Vous pouvez risquer un coup de téléphone si vous êtes certaine qu'il accepte l'invitation, ou bien encore plus certaine que son refus ne vous blessera pas.*

Q.—*Je suis âgée de 29 ans, pèse 134 lbs et mesure 30" de taille. Je voudrais bien faire des exercices pour m'amincir la taille. Pourriez-vous m'indiquer quelques-uns? Je vous serais très reconnaissante.*

DIANE.

R.—*Je me rends bien volontiers à votre demande en publiant une série de mouvements recommandés pour affiner la taille. Il faut cependant vous armer de courage et de persévérance, car il faut les faire tous les jours si l'on veut obtenir de bons résultats:*

Debout, jambes écartées, élevez lentement et latéralement les bras. Levez la tête et assurez-vous que vos deux bras sont parallèles. En les gardant dans la même position, inclinez lentement le buste d'un côté, puis de l'autre. Répétez dix fois de suite.

Debout, jambes écartées, mains à la taille, coudes bien en arrière, fléchissez le buste en avant et faites un vaste mouvement de rotation du buste; après vous être penchée en avant, continuez le mouvement sur le côté, puis en arrière, sur le côté et revenez en avant. Redressez-vous et faites cet exercice dix fois en commençant par la droite, puis par la gauche. Étirez-vous fortement.

Debout, jambes écartées, bras étendus dans le prolongement des épaules, fléchissez la taille en allant toucher le pied gauche avec la main droite. Redressez-vous puis allez toucher le pied droit avec la main gauche. Faites ce mouvement une dizaine de fois.

En plus de ces exercices, portez

une bonne gaine et surveillez votre maintien.

Q.—*Je suis âgée de seize ans, et j'aime un garçon de dix-huit ans. Je ne veux pas qu'il me fréquente ni rien de semblable, seulement, j'ai beaucoup de peine parce que mes parents passent leur temps à rire de lui et à lui donner toutes sortes de noms. Est-ce que je ferais bien de le défendre, car il ne mérite pas qu'on se moque de lui? — BIEN PEINÉE.*

R.—*Il ne faut pas commencer si jeune à se rendre malheureuse pour des histoires d'amour; vous avez bien le temps, ma petite amie. Votre mère vous trouve trop jeune tous les deux pour vous laisser amoureux, et c'est pourquoi elle vous reproche votre attitude envers ce jeune homme. Attendez donc une couple d'années et ensuite, vous verrez, les observations et les plaisanteries sur vos prétendants vous laisseront plus calmes.*

En attendant, ne vous tracassez pas, faites la sourde oreille aux propos malveillants sur le compte de votre petit amoureux. Vous avez besoin de toute votre attention, de toute votre énergie pour suivre vos études. Les garçons, ça viendra plus tard.

Q.—*Je suis âgée de dix-neuf ans, et je n'ai pas encore d'amour. Les autres, mes parents, mes oncles, surtout, me taquinent beaucoup et je n'aime pas cela. J'aime rester à la maison, faire de la musique, tricoter, etc. Je vois bien les autres de mon âge sortir, s'amuser, avoir du plaisir. J'aimerais faire comme les autres, mais je n'en ai pas le goût. Les garçons ne m'intéressent pas beaucoup. J'en ai déjà aimé un, ou j'ai cru que j'ai aimé, mais la première fois que je l'ai vu "en boisson", ça a été fini. Depuis ce temps, c'est comme si les autres n'existaient pas. Ne croyez pas que j'ai eu une peine d'amour et c'est bien cela qui me fait songer. Comment se fait-il que je sois si insensible? Suis-je anormale? Que pensez-vous de moi? — FÉLITÉ CAMPAGNARDE.*

R.—*Si vous êtes heureuse, comme vous semblez bien l'être, restez donc tranquille et n'allez pas au devant des ennuis. Attendez que l'amour s'offre à vous. Je ne dis pas que ce serait une bonne formule pour une jeune fille qui aurait peur de perdre du temps et qui ne trouverait rien d'intéressant hors les garçons. Pour vous, c'est différent. Et vous n'êtes pas anormale, vous êtes sage et admirable.*

Q.—*Il y a plus d'un an, j'ai rencontré un jeune homme et je l'ai aimé. Au bout de quelques semaines, j'ai cessé de lui parler, par deux fois, pour voir s'il m'aimait. Il a tardé un peu à me téléphoner la première fois et la deuxième fois, il n'est pas revenu de lui-même; il a fallu que je lui fasse bien des façons. Pour me prouver et me rassurer qu'il m'aimait encore, j'ai essayé une troisième fois et il n'est jamais revenu. J'y pense encore et j'ai l'impression qu'il aimerait reprendre avec moi car il ne fréquente personne. Je ne voudrais pas trop m'avancer, mais que faire? — INDECISE.*

R.—*Vous avez une attitude incompréhensible avec les garçons. Quelle est cette idée de leur faire des impolites, ou de la peine, simplement pour les voir insister à reprendre vos relations? Et vous avez recommencé ce jeu plusieurs fois? Vous devez être bien jeune et votre amoureux aussi pour se prêter à ce jeu enfantin, surtout votre ami; il me semble qu'un adulte n'aurait jamais accepté ce genre d'humour. Je vous conseille donc de changer de formule parce que vous ne rencontrerez pas toujours des jeunes gens disposés à cette épreuve de ténacité.*

Nouvelle littéraire

Le Maharajah

par Henri-Jacques PROUMEN

— Monsieur, me dit ce grand vieillard avec qui j'avais lié conversation à la terrasse d'un café, dans cette coquette ville d'eau qui sommeille dans l'ombre de ses gros platanes, au pied des Pyrénées, Monsieur, il faisait bien chaud, ce jour-là, et ce diable de grenache couleur miel m'était peut-être monté au cerveau. Toujours est-il qu'il m'arriva une curieuse aventure.

Je sirotais, à la table où nous sommes, mon café et mon vieux armagnac, quand je vis, assis à deux coudees de moi, un homme de 75 ans environ, dont la figure m'impressionna. C'était trait pour trait, un de mes amis d'enfance, mort voici 40 ans, Edgar Messin, tel qu'il fut devenu, sans aucun doute, s'il n'avait, de si bonne heure, quitté nos gros soucis et nos maigres joies; même oeil très bleu, au regard calme et un peu triste, même nez, un tantinet mou, que l'âge aurait tuméfié, mêmes oreilles petites et rondes, un rien décollées.

Edgar avait les cheveux blonds et plutôt rares; mon brave homme ramenait, par dessus son crâne chauve, une longue mèche moutarde et sel. Il était gras, un peu voûté; Edgar, se montrait, à 20 ans, déjà replet. Tout, Monsieur, me le représentait, avec un écart de neuf lustres au moins, chez ce vieux consommateur. Tout, jusqu'à la façon d'incliner, en parlant, la tête sur l'épaule droite. Si bien que je me demandai, un peu d'angoisse au coeur:

— Et... si Edgar n'était pas mort?

Hélas! Monsieur, pas de doute à ce sujet. Le pauvre enfant avait été emporté, en trois jours, par une méningite tuberculeuse. Je me souviens encore du matin pluvieux de janvier où nous l'avons mis en terre, dans un coin de notre petit cimetière loirain. J'avais les dents serrées, les paupières si bouffies de larmes, qu'elles me semblaient brûlées au fer rouge. Je crus, ce jour-là, enterrer toute la joie de mon enfance.

Edgar était mon ami depuis l'âge de trois ans. Nous avions joué ensemble tous les jours, grand côté à côté, lustré nos culottes sur les mêmes bancs de l'école. Plus tard, nous nous étions confiés nos rêves et nos espoirs. Puis, soudain, la mort... Affreux, vous dis-je!

Le temps avait coulé. J'avais quitté notre petit village pour me placer chez un de mes oncles, à Paris. Mes parents s'installèrent dans la capitale; ceux d'Edgar moururent. Je ne revis plus que deux ou trois fois la tombe de mon ami...

La chaleur se faisait plus lourde et plus étouffante. Je sentais mes paupières s'appesantir, et mes regards, cependant, se fixaient sans cesse sur l'inconnu qui venait de raviver tant de souvenirs de mon enfance. Il était calme et silencieux, et buvait son café à lentes gorgées. Ses yeux, tout à coup, rencontrèrent les miens; ses yeux ternis, déteints, encadrés de pauvres bouffissures, mais qui me rappelaient si étrangement ceux de mon jeune ami.

Il eut un morne sourire et me dit, de cette voix douce, un peu blanche que je n'avais plus entendue depuis 45 ans:

— J'ai bien changé, mon pauvre Marc! Et pourtant, je rends grâce à la fidélité de ton affection, tu m'as reconnu tout de suite!

— Vous... vous êtes bien Edgar Messin? bégayai-je. Le gros homme mit un doigt sur ses lèvres pour m'inviter à parler bas et poursuivit:

— En douterais-tu? Bien sûr, tu as cru, comme tout le monde, chez nous, m'avoir porté en terre. Mais je n'étais pas mort, Marc! C'est une mannequin que vous avez enterré!... Le lendemain de mes pseudo-funérailles, je quittai Montigny pour me rendre aux Indes où m'attendait le maharajah de Bidar, dans l'Hyderabad...

— Que me chantes-tu là? m'écriai-je.

— Chut, écoute! reprit Edgar... Le maharajah Barinah, féru de culture française, cherchait un secrétaire qui put lui révéler les derniers trésors de notre littérature...

— Mais, interrompis-je, à l'époque de... ta mort, si j'ose dire, nous n'étions même pas bacheliers, ni toi ni moi!

Il me toisa avec un sourire supérieur.

— Et mon talent d'assimilation, qu'en fais-tu? j'étudiais tout seul, chez moi, le soir, à la lueur de la chandelle. Au bout d'un an, j'en savais plus long que dix agrégés!

— Mes compliments! exclamai-je... Et comment ce maharajah eut-il connaissance de ta soudaine et prodigieuse érudition?

Les yeux d'Edgar brillèrent à ce moment d'un tel éclat, que je renonçai à en soutenir le regard.

— Par une mystérieuse intuition que j'impute à mes ondes mentales, développées dans le secret et la solitude jusqu'à faire de moi un être hors de pair! répondit-il.

— Tout ceci, marmonnai-je, est proprement ahurissant, et je ne saisis pas...

— J'arrivai donc à Bidar où m'attendait le carrosse du maharajah. Je fus l'objet d'une réception triomphale. Mon hôte — un vieillard d'une douceur et d'une bonté infinies — me déclara qu'il me traiterait comme son fils, si je parvenais, par le truchement de mon fluide, à faire passer dans son cerveau les bijoux que j'avais enchâssés dans le mien. J'en pris l'engagement solennel au moment où — hélas! — les prunelles de la maharani se rivaient sur les miennes. Elle était jeune et très belle; ses yeux d'obsidienne brillaient d'un éclat de feu. Alors...

— Alors? questionnai-je, haletant.

— Ecoute, Marc, repartit Edgar, en jetant autour de lui un coup d'oeil inquiet, je vais te confier un épouvantable secret... Je sentis un amour insensé brûler mes veines, mon coeur et mon cerveau. Par mon extraordinaire pouvoir de suggestion, je fis, jour par jour, pénétrer dans l'esprit de mon bienfaiteur l'idée de sa décrépitude, de l'impossibilité de lutter contre la sénilité envahissante, le sentiment de sa mort prochaine.

On vit le grand vieillard, si vaillant jusque-là, geindre et dépérir, cependant que la maharani et moi faisons d'abominables projets d'avenir... C'est atroce, n'est-ce pas?... Tu méprises ton vieil ami!

... Sache pourtant que jamais ton mépris ne saurait at-

teindre à la hauteur du mien!... Barinah, mon maître, mourut...

Te dirai-je mes remords, mes faiblesses, mes sursauts de honte, ma passion, tout ensemble?... A quoi bon?...

J'épousai Aniellé, la maharani. Et ma puissance mentale fut telle, que je réussis à endormir toutes les suspensions et à me hausser dans l'esprit public jusqu'à recueillir la succession de ma victime... Aujourd'hui, je ne suis plus le petit Edgar Messin, fils d'un boutiquier de Montigny; Je suis Chamurah, maharajah de Bidar!...

— Maharajah de Bidar!... Ben, mon vieux!...

— Prince authentique, l'un des plus riches de l'Inde! reprit Edgar d'un ton superbe.

J'eus le courage de fixer durement mes regards sur ses prunelles d'un bleu pâle, qui se dérobaient.

— Tu me dégoûtes! criai-je, en proie à la plus vive indignation.

A ce moment, Monsieur, je sentis, sur ma joue droite, la poussée d'une main sèche. Ma tête oscilla, tandis qu'une voix aiguë et sifflante clamait:

— Vous aussi, vous me dégoûtez! Prenez-vous mon épaule pour un oreiller, goujat!

Je clignai les paupières et vis se dresser devant moi une petite femme maigre et noire, en proie à la plus vive indignation. Près d'elle, Edgar roulait de gros yeux effarés. Je balbutiai, tout éperdu:

— La maharani, sans doute!... Oh atesse, excusez-moi!...

Je vis les yeux de la petite dame s'ouvrir tout ronds.

— Atesse?... Il est dingé! proféra-t-elle.

Alors, Edgar — le revenant — machonna sur un ton bonasse:

— Te fâche donc pas ainsi, Caroline! Té, tu vois bien que Monsieur sort d'un rêve!

Ce fut dit d'une grosse voix de basse — point du tout celle d'Edgar! — avec un si pur accent bigourdan que mes yeux furent dessillés tout à coup. Je venais de vivre un affreux cauchemar...

Edgar, mon pauvre petit Edgard était mort et bien mort. Monsieur, et ce vieux gros homme qui lui ressemblait, à plus de quarante ans de distance, n'était sans doute qu'un ancien notaire ou un fonctionnaire en retraite qui menait par le bout du nez cette impétueuse virago — la maharani, dérision! — Edgar était mort jeune, fruit vert tombé trop tôt de la branche qui l'avait porté... Et je songeai, non sans amertume, à nos misères, à nos inquiétudes, à notre déséquilibre fou, dans le chaos de notre trépidant XXe siècle, à la fatigue de la vie, au dégoût commun de ces couples sans enfants, à ces vieux foyers aigris, sans chaleur et sans joie...

— Mon pauvre Edgar, tu l'as échappé belle! murmurai-je en m'en allant, sous les regards de la "maharani", braqués en canons de mitrailleuses sur mon dos courbé par la confusion.

Henri-Jacques PROUMEN

Quelques types d'ouvriers...

(Suite de la première page)

— Si j'avais mis de côté l'argent que j'ai bu, dit-il, j'aurais pu vivre en rentier jusqu'à la fin d'mes jours, même que j'vivrais jusqu'à cent ans.

— Vous ne regrettez pas les folles dépenses?

— Je m'en frotte, j'ai eu du fun pour...

— Si c'était à recommencer?

— Je recommencerais.

— Et ça coûte quoi quand vous descendez, une brassée à votre goût?

— Ça dépend... Quand on est raisonnable, et qu'on fait pas d'folies, ça peut coûter \$50 par jour. On paye la traite aux amis, mais ça coûte à peu près ça, cinquante piastres par jour.

À dire vrai, c'était pour rien.

Chez les préposés au flottage, il y a une espèce d'arrière-garde, hommes d'expérience, stationnés à certains points stratégiques, comme nos amis qui ne buvaient pas dans le bois, et ce qu'on peut appeler les troupes de choc: jeunes gens dans la force de l'âge qui suivent les billes sur une distance de deux cents milles ou plus, les aident à prendre le fil de l'eau, les poussent à la gaffe dans les criques, font sauter à la dynamite les embâcles qui se forment dans les courbes, pour les abandonner à la fin au courant rapide du Saint-Maurice. Ils accomplissent le gros de leur tâche dans de pesantes barges de trava poussées par des moteurs portatifs, ou à force de bras, avec des rames si lourdes qu'un homme n'en peut manier qu'une.

Quand se présentent des rapides que les embarcations ne peuvent négocier, les hommes les amènent

sur la rive et les portent, cependant qu'une paire de chevaux tire dessus. On y a entassé le poêle du cuisinier et son outillage, les vivres, les tentes du campement, le bagage individuel des travailleurs, l'avoine et le foin des chevaux.

— Avec deux chevaux et cinquante hommes, disait un patron, faut qu'ça lève et qu'ça marche...

Je vis un soir, au soleil couchant, débarquer une équipe de draveurs. Le premier à terre plantait un piquet à la hache, un autre y attachait le bateau, puis c'était la ruée vers les tables où le souper attendait. Nous étions à la mi-août et les hommes accompagnaient la pitoune depuis le mois d'avril. La plupart étaient des garçons dans la vingtaine, rasés de frais, mais qui avaient laissé pousser leurs cheveux, maintenus en place par des lanières de cuir ou des mouchoirs de couleur qui faisaient l'effet de rubans. Avec leurs visages jaunets et leurs boucles ondulées, retombant sur la nuque, on les eût pris pour des filles. Ils s'amusaient de cette ressemblance, y mettaient même une sorte de coquetterie.

J'avisai parmi eux un vieillard, le crâne dénudé, qui portait une barbe grise de quatre mois et tenait une pipe éteinte entre deux crocs jaunies.

— Pas trop fatigué, le père?

— Pas plus resté qu'les autres. On est encore capable...

Il paraissait rire dans sa barbe, c'était le cas de le dire.

Le contremaître entendit, qui me confiait

— Il se moque de vous, il n'a pas trente ans. N'essayez jamais de le suivre dans les portages, avec un paqueton de cinquante livres sur le dos! C'est moi qui vous l'dis... Sa vieille farce a pris encore une fois, et il va raconter ça à tout l'monde.

Difficile à réveiller

Le roi Edouard VII, alors seulement prince de Galles, se trouvait sur la Riviera lorsqu'elle fut dévastée par un violent tremblement de terre. Le futur souverain logeait dans un hôtel qui, s'il ne fut pas endommagé, subit une très forte secousse au milieu de la nuit.

Un écuyer se rendit en toute hâte vers la chambre du prince et frappa nerveusement à la porte.

— Qu'y a-t-il? fit la voix du prince à moitié endormi.

— Monseigneur, c'est un tremblement de terre.

— Eh bien, renvoyez-le.

Et malgré l'insistance qu'il y mit, le pauvre écuyer ne put décider le prince à sortir de son lit, où, déclara-t-il, il était fort bien et où il resta jusqu'au lendemain matin.

Insulte

Un homme se croyait de l'importance parce qu'il demeurait dans un gros bloc nouvellement construit. Un de ses amis que cela agaçait lui demanda:

— Combien y a-t-il d'imbeciles qui demeurent dans ce bloc, sans te compter?

— Sans me compter? C'est une insulte, cela!

— Eh bien, alors, combien y en a-t-il en te comptant?

7,500 races de fourmis

Savez-vous qu'il existe, de par le monde, 7,500 races de fourmis, chacune de ces races représentée au moins par trois sortes nettement différenciées (familles fécondes ou Reines — mâles — femelles stériles ou ouvrières — parfois des soldats). Ce qui donne au minimum 25,000 sortes de fourmis, dont les tailles vont de 42 mm (Reine de l'Annoma Wilwerthi) à quelques fractions de millimètre.

Les nids de fourmis, en France, dépassent rarement 50 centimètres de profondeur, et sont constitués par un formidable réseau de galeries creusées par les mandibules des ouvrières. Dans les bois, ce sont plutôt des sortes de dômes de débris divers et d'aiguilles de pins.

On a trouvé, dans le Sud algérien, des nids s'enfonçant à plus de 2 mètres et couvrant plus de 100 mètres carrés. N'oublions pas que les grains de sable ou les petites pierres de débris divers sont emportés un à un à l'extérieur.

Dans le midi de la France existe une variété, dite Messor (moissonneuse) qui commagazine dans ses greniers des graines variées. Des ouvrières vont chercher ces graines à l'extérieur et les apportent au nid à d'autres ouvrières qui les trient, ne gardant que celles qui sont intactes et qu'elles déposent dans des chambres spéciales.

Chose extraordinaire, ces graines se conservent sans germer. On a supposé qu'elles laissent sécher ces graines au soleil. D'autres entomologistes ont affirmé que les fourmis rongeaient les germes. Mais ces observations n'ont jamais pu être exactement contrôlées. On

suppose plus généralement qu'elles laissent les graines subir un commencement de germination qui transforme l'amidon en sucre et qu'à ce moment, les fourmis connaissent le moyen d'arrêter la germination. Comment? C'est un mystère que personne n'a pu élucider.

Ne parlons pas des fourmis qui élèvent des pucerons pour les "traire" ou qui cultivent des champignons... Ce sont là des faits connus depuis longtemps. Citons simplement, au hasard, les fourmis tisseuses, qui couvent ensemble au moyen de fils d'une soie secrétée par leurs larves de feuilles et des matériaux formant les cases de leur nid. Citons encore les fourmis jardinières de l'Amazone, qui fixent leur nid dans des branches d'arbres et cultivent à la surface de ce nid de petites plantes dont elles ont apporté les germes. Or ces plantes ne peuvent pousser que sur les nids de fourmis! D'où proviennent les graines primitives? Et comment se fait-il que les jardins suspendus continuent à vivre même si l'arbre-support meurt et, avec lui, toutes les autres plantes parasites?

Pourquoi pas!

— Vous ne fumez pas, cher ami? Voulez-vous prendre un havane?

— Avec plaisir... Je ne fume ordinairement que le tabac étranger.

— Oui, c'est cela... celui des autres!